

269

Avril - Mai 2013

8 euros

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

Revue de la Communauté Mission de France

LA FOI, LÀ OÙ ON NE L'ATTEND PAS

Au carrefour des cultures

Témoignages de jeunes

Croire dans un monde sans Dieu

COMMUNAUTÉ



MISSION DE FRANCE

Le message des Evangiles, bien des jeunes demandent à voir s'ils peuvent y croire ; ils demandent à croire si cela fait sens ; ils trouvent le sens si l'Eglise croit elle-même en ce qu'elle porte et le leur prouve.

Patrick SALAÜN

COMMUNAUTÉ MISSION DE FRANCE

BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne cedex

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : www.mission-de-france.com

ÉDITORIAL	
Michel MICHOLLET	1
Devant l'indifférence, croire a la fraternité	
Albert ROUET	3
Devenir chrétien au Japon	
Marie-Odile PONTIER	9
Qu'est-ce croire dans une culture algéro-musulmane ?	
Jean TOUSSAINT	17
Croire en Afrique centrale	
Judicaël BOUKANGA	21
Foi(s) de jeunes...	
Patrick SALAÛN	27
"Vous avez la foi !"	
Hervé ROUXEL	33
Croire en prison	
Jean-François PENHOUET	39
Je suis aimée de Dieu	
Danièle COURTOIS.....	43
Ma rencontre	
Philippe TEKKAL	47
La foi : se mettre en marche	
Frédéric OZANNE	51
Croire dans un monde sans Dieu	
Claude SIRVENT	55
Viens au secours de "ma non-foi" !	
Malou LE BARS	63
Le geste diaconal de Martin	
Jacques NOYER	71
Les résonances : Un témoin : Gabriel Marc	
Jean-Marie PLOUX	76
Un livre, un auteur	
André COMTE-SPONVILLE <i>L'esprit de l'athéisme....</i>	81

Communauté Mission de France

La "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■



L'Année de la foi dans l'Église, c'est l'occasion de redécouvrir les fondamentaux de l'acte de confiance que les chrétiens mettent en Dieu en se livrant à Jésus-Christ. C'est aussi et peut-être d'abord l'occasion de rendre grâce pour tout ce que cette attitude, cet état d'esprit, dévoile de l'humanité de nos contemporains sous toutes les latitudes.

L'attitude des hommes et des femmes en quête de Dieu est largement tributaire de leur environnement culturel. Si dans notre monde surdéterminé par la place de l'individu, « l'indifférence religieuse oblige (...) la foi à s'en tenir à la nudité de la confiance partagée » selon la formule d'Albert Rouet, dans d'autres cultures, la posture est bien différente. Selon des modalités variées, au Japon, en Algérie ou en Centrafrique, ceux qui souhaitent aller à Dieu par le Christ se fraient un chemin en empruntant les schémas religieux dominants tout en essayant de les convertir.

C'est encore ce désir de trouver sa voie qui apparaît dans le bouillonnement que l'on sent dans les témoignages des jeunes générations françaises. Elles sont rarement héritières d'une tradition bien établie. La découverte parfois fortuite que les jeunes font du Christ leur ouvre un autre univers qu'ils explorent avec leur langage.

À l'inverse, l'expérience peut être celle d'une discrète prise de conscience lorsqu'il s'agit de gens incarcérés, de la découverte d'une ouverture dans un monde fermé. C'est aussi parfois une longue fidélité à la vie droite et à des rencontres qui font s'exclamer aujourd'hui : « Être aimée de Dieu, c'est le cœur de ma foi ».

La dimension intérieure de la foi, la prise de conscience d'une prévenance de Dieu, est bien le lot de ceux qui relisent des événements personnels, parfois même étranges. Le mûrissement n'apparaît jamais sans l'expérience du manque, du désir. Ainsi « Dieu est rare. [...] Si rare qu'on pourrait le dire absent ». Alors sa fragile délicatesse fait que « la mission est visitation ».

À partir de là, on peut méditer la présence du croyant au sein d'une société qui semble opposer une carapace à la bonne nouvelle de l'Évangile. Humblement ! Toujours en criant vers le Christ : « Viens au secours de ma foi ». En effet, si la foi chrétienne consiste à tout miser sur le Christ et à se laisser porter par son Esprit pour se tourner vers Dieu, le connaître et goûter sa présence amoureuse, seule sa force nous permet de l'espérer.

Cela ne rend que plus actuel le geste incomparable de saint Martin — avant même son baptême — porté par l'Esprit de Jésus de Nazareth : « (...) le coup d'épée brise (...) le lien pervers que toute générosité noue entre le donateur et l'obligé » (Jacques Noyer). Magnifique geste de libération nourri d'une confiance grandissante dans le Christ, proposé à notre méditation à la veille de *Diaconia 2013*.

Comment la gratitude ne peut-elle pas sourdre de cet émerveillement ?

PROCHAINS THÈMES :

n° 270 Fins de vie

n° 271 Relectures

DEVANT L'INDIFFERENCE, CROIRE A LA FRATERNITE

Par **Albert Rouet**



Albert Rouet est archevêque émérite de Poitiers depuis 2011.

Avec l'effondrement du Mur de Berlin, les idéologies se seraient écroulées. Admettons-le, en définissant l'idéologie comme explication générale du réel et projet se développant dans l'histoire. Donc une explication générale et une visée conquérante. Il demeure cependant que le libéralisme économique et financier se répand à la manière d'une idéologie, avec ses chantres, ses combats et son style de vie : il s'empare des marchés, impose ses lois, s'idéalise dans une financiarisation aussi virtuelle que risquée. Il règne en formule unique des échanges, entraînant avec lui deux types de conflits : l'un qu'il génère pour s'emparer des matières premières, l'autre qu'il provoque lorsque des peuples, pour défendre leur culture, s'opposent à sa vision hégémonique de la planète. A ses yeux, ce ne sont plus les peuples qui commandent, mais les affaires.

Cette idéologie assoit son expansion sur l'atomisation des groupes humains. L'individualisme constitue la façon la plus facile d'étendre son emprise et de favoriser l'écoulement des produits. La consommation de masse porte bien son nom : une masse surgit avec l'entassement d'individus, le contraire d'un peuple. C'est donc la notion d'appartenance qui vole en éclat, avec celle, corrélatrice, de fidélité. A quoi bon rester dans un groupe quand l'essentiel de la vie se passe ailleurs, et seul ?

Dans cette situation, la foi subit deux pressions. La première arrive avec la fin des idéologies « dures » et l'apparition d'une idéologie « molle ». La foi résiste mieux à la persécution qu'à la consommation. Les critiques de Marx, Nietzsche, Freud ou Sartre obligent la pensée chrétienne à se surpasser. Les supermarchés, le quelconque, l'ordinaire glissent et s'effilochent sous les saisies rationnelles. Les gens ne sont plus contre la foi. Ils sont ailleurs, largement indifférents à ce sujet.

La seconde pression provoque un sursaut de protestation et de contestation. Les croyants manifestent en se regroupant et en se comptant. Avec le risque de l'enivrement du petit groupe de « purs » qui se radicalisent. Les « cathos parlent aux cathos »,

véhémentement indifférents aux autres opinions. Entre évanescence et sécurité identitaire, la foi est-elle condamnée à réagir en miroir complaisant ou hostile de la société ? Dans cette question se cache celle de sa pertinence et de sa bonté pour vivre en homme.

L'homme dépouillé

L'individualisme accompagne la démocratie depuis sa fondation. La « *Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen* » (26 août 1789) affirme l'égalité de dignité de tout homme, de par son appartenance à la nature humaine commune. Cette revendication de liberté prend les êtres un par un. C'est bien ce que lui reprocheront, sous des formes diverses, les premiers courants socialistes, jusqu'au fameux « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous* » de Marx. La démocratie libérale atomise la société de manière à mieux établir les pouvoirs de la classe possédante. Contre elle se dresseront aussi bien les mouvements de gauche et d'extrême-gauche, mus par une rationalité logique implacable, que l'extrême-droite éprise d'élan irrationnels de la terre, de la race ou de la nation.

Ces luttes bi-séculaires ont perdu de leur ardeur devant l'individualisme général que provoquent

les types d'habitat, la grande consommation ou les déplacements. La société s'est organisée de façon individualiste au point, par exemple, que la famille, naguère entendue au sens large, se rétrécit sur le noyau parental et voit l'Etat reprendre progressivement ses prérogatives : éducation, protection, assistance...

La personne se retrouve seule, avec le dur métier de gérer, sans les soutiens collectifs habituels, sa propre vie et ses choix. Cette solitude accable, et très tôt : l'orientation scolaire précoce canalise vers le travail disponible et non voulu ; le travail subit un chômage imprévu dont la décision se prend de plus en plus loin ; la vie politique se décide dans des officines distantes... Cet univers devient incompréhensible.

Que reste-t-il alors de l'individu face à une société immense pour garder la maîtrise de son histoire ? Tout lui échappe. Il est dépouillé de la responsabilité première de conduire sa vie. Donc il se protège, renforçant d'autant sa solitude. Il rêve de santé solide et de vacances ensoleillées. Surtout, il s'enferme. L'indifférence représente la protection indispensable pour tenir. Il ne reste plus que la vie affective, la vie privée, que chacun gère comme il peut mais où il entend bien que personne n'intervienne.

Une religion éclatée

Dans ces conditions qui sont celles de beaucoup de personnes, comment parler de la foi ? Les mots les plus usuels prennent couleur de langues étrangères : le Peuple de Dieu, le Corps du Christ, la confiance... ne parlent qu'aux croyants. L'indifférence protectrice attaque la foi de plein fouet. Autant une idéologie structurée constitue un adversaire frontal avec lequel les croyants partagent une même culture, autant l'indifférence représente un autre monde et une autre culture.

La solidarité des croyants, vaille que vaille, peine à comprendre cette indifférence solitaire qui dresse devant la foi non pas une armée de critiques mais une multitude d'atomes repliés sur eux-mêmes. Il n'y a même pas d'affrontement. L'indifférence se cache, insaisissable. Sa réserve fait éclater la religion. Elle la touche au point central où les croyants se relient les uns aux autres pour faire corps. Les éclats partent en deux directions principales.

D'un côté, les monothéismes font peur. On les tient pour sources de violence ou, au moins, pour intolérants à cause de leur prétention à pénétrer et à gérer la vie privée. Seuls les êtres les plus fragiles ou les plus « formatés » cèdent à leur pression. Il en résulte un matérialisme tranquille où, sans

agressivité ni regret, s'évaporent les grandes questions : D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Elles sont abordées trop tard à la télévision et sur peu de chaînes...

D'un autre côté, les éclats fusent dans une crédulité sans limite. Ce n'est plus une « religion à la carte » dans laquelle chacun compose son menu, c'est un feu d'artifice aux étoiles multicolores et successives. Tout peut se croire selon le rythme des émotions, des tables tournantes à l'astrologie, des médecines autoproclamées aux envoûtements...

Les deux réactions de matérialisme et de crédulité se croisent en plusieurs points. D'abord le tourisme religieux : une même personne qui se dit « non-croyante » visite volontiers une église, assiste à une messe en latin et participe à un pèlerinage local... Ce moment émouvant ne change rien à sa vie. C'est un christianisme de détente. Ensuite, les deux réactions se retrouvent pour fusionner en des alliances passagères, en réseaux de libres accès et sortie. C'est un christianisme de collection que grappillent des maîtres en recherche de public. Enfin, si les religions tentent de s'affirmer haut et fort, elles provoquent une réserve encore plus grande chez les personnes indifférentes (« Je vous l'avais bien dit ! ») et un isolement croissant des croyants

identitaires (« Ne pas mettre son drapeau dans sa poche »).

Retour a la "Foi Première"

La description qui précède ne sera négative que si l'on oublie une donnée capitale. Parler de matérialisme ou de crédulité suppose évidemment de se situer en membre d'une confession religieuse. C'est son point de vue qui décèle le matérialisme, l'hédonisme, l'obscurantisme, bref tous les « ismes » pour dépeindre les défauts des autres afin de les mieux combattre.

Tel n'est pas le point de vue des personnes qui se disent indifférentes (et là, il faut bien concéder les limites de ce terme). Elles ne se disent pas « indifférentes » alors même qu'elles s'affirment sans religion. Car cela ne signifie pas qu'elles n'aient ni intérêt ni préoccupation en dehors de l'univers religieux des croyants. Elles veulent vivre bien, elles veillent à l'éducation de leurs enfants, elles espèrent un travail gratifiant et un amour durable. Leur protection même témoigne du prix de leur existence. Elles sont donc habitées par ce qu'il est convenu d'appeler des « valeurs » (là encore, quel mot !) tout à fait respectables. Elles leur accordent crédit pour orienter leur vie, autant que faire se peut. Cet élan,

en elles, représente une « foi première », c'est-à-dire le socle sur lequel elles construisent leur histoire. Elles y tiennent donc fortement.

Il devient alors très intéressant de remarquer que, dans l'épisode où Jésus loue la foi sans pareille du centurion, aucun mot religieux n'est échangé (Lc 7, 1-10). L'officier respecte le pays occupé, il s'inquiète de la santé de son garçon, il fait correctement son métier. Il a simplement « entendu parler de Jésus » (v. 3). En connaissance catéchétique, c'est nul ; en confiance humaine, c'est immense. C'est le moment de se rappeler que « catholique » ne vise pas d'abord une extension géographique, mais la profondeur de l'humain tout entière symbolisée dans un acte de confiance. C'est ce cœur qu'il s'agit d'atteindre.

Le chemin est long et demande patience. Comme ces personnes « sans religion » se sentent également dépouillées de leur histoire, le premier pas consiste à les écouter afin qu'elles se réapproprient, grâce au récit d'une vie, la dignité de leur parcours personnel. Car le dialogue découvre en l'autre le plus humain, ce point unique où la personne prend conscience d'exister vraiment, aux yeux d'un frère, non plus comme un individu isolé mais comme un

interlocuteur reconnu. Sa singularité qui se révèle découvre une singularité semblable chez les autres. Le plus intime livre le plus « catholique ». La « foi première » trace le chemin d'une foi possible en l'autre. S. Thomas d'Aquin n'écrivait-il pas que les dons de Dieu passaient par le canal de la nature humaine ? Dans le dialogue, surgit l'humanité.

Il ne faut pas penser que ce chemin soit facile. Il demande d'écouter et de percevoir, dans les mots, le poids des expériences qui leur confère densité et signification. Cela n'est possible qu'à hauteur de visage, dans ce face-à-face qui manque dans une société individualiste. Car c'est par leur démission d'une position de force et de pouvoir que les croyants indiqueront qu'ils ne parlent pas en leur nom ni au titre d'un système idéologique, mais au nom d'un Autre. L'indifférence religieuse oblige donc la foi à s'en tenir à la nudité de la confiance partagée. « Je n'ai ni or ni argent, mais lève-toi », dit Pierre au boiteux (Ac 3, 6). Quand on ne possède rien, demeure la fraternité. Alors peut naître la confiance. Elle est un engagement réciproque.

Albert Rouet

• parmi les rencontres de la Communauté Mission de France

Bible et mer



Du 22 au 26 juillet 2013
à Arradon (56)

Contact :
Brigitte ou Philippe Monot

Aux sources de la Mission

Du jeudi 11 au 14 juillet 2013
Pour découvrir l'aventure originale de la Mission de France en parcourant les étapes de son histoire, et entrer dans sa mission spécifique et sa spiritualité missionnaire.

Contact : vicairegeneral-mdf@srf.fr



Bible et montagne

Du 3 au 10 août 2013
dans les Hautes-Alpes (05)

Contact : Annick Galichet

• avec le Service Jeunes

Le Festival des Vieilles Charrues :
du 12 au 24 juillet 2013

Guider les visiteurs de l'Abbatiale de Pontigny :
du 14 au 26 juillet 2013

Le Festival de Théâtre de rue à Aurillac :
du 15 au 25 août 2013

Et aussi : Paroles et Musiques, Rando, Session Compagnon à Mazille...

Contact : Julia : service.jeunes.mdf@gmail.com

Information sur le site : www.planetemdf.com

Les Biennales de l'Etranger



Du 31 juillet au 3 août 2013
Le proche et le lointain, une rencontre qui permettra aux plus jeunes de la Communauté Mission de France de partager leur expérience à l'étranger ou de se sensibiliser à cette dimension devenue quotidienne.

Contact : Les Rendez-vous de Pontigny
T : 03 86 47 47 17 - **Courriel :** rendezvousp@aol.com

Devenir chrétien au Japon

Par Marie-Odile Pontier

Elément d'un mémoire de Keiko Hara



Keiko Hara, comme religieuse auxiliaresse japonaise, vit de la même spiritualité que les jésuites. Lors de son séjour en France entre 2003 et 2007, elle a écrit un mémoire de théologie intitulé

"Devenir chrétien au Japon" d'une centaine de pages. C'est à partir de ce texte que Marie-Odile, elle aussi auxiliaresse et membre de rédaction de la "Lettre aux communautés", a rédigé cet article.

Au Japon, on dit que 0,3 ou 0,4 % de la population japonaise est chrétienne catholique, une proportion stable depuis la fin de la seconde guerre mondiale en 1945. Comment et pourquoi des Japonais rejoignent-ils à un moment donné l'Eglise catholique ? C'est à partir de cette question qu'une religieuse auxiliaresse japonaise, Keiko Hara, elle-même baptisée vers l'âge de 20 ans, a choisi de faire un travail de recherche. Pour cela, en 2008, elle a interviewé des hommes et des femmes récemment baptisés dans une paroisse très vivante de Tokyo appelée Koénji. C'est à partir du mémoire de théologie qu'elle a écrit en français, que cet article tente d'esquisser quelques pistes pour répondre à la question de ce que veut dire croire au Japon, et de ce qu'est le croire

chrétien dans cette culture. C'est un pari risqué. En effet, je m'affronte au fait de n'avoir pas les mêmes repères qu'une japonaise pour analyser sa recherche. Son français reste marqué par sa langue d'origine, ce qui permet de se rendre compte des écarts culturels dans la façon d'envisager la foi. Mais ces considérations font partie du risque à courir dès qu'on s'intéresse à une autre culture que la sienne.

I. Le contexte religieux du Japon

Dans les témoignages recueillis par Keiko, les nouveaux baptisés avouent qu'ils ont du mal à comprendre la relation entre la foi chrétienne et la société japonaise. En fait, d'une certaine manière, le sujet de la religion est tabou au Japon. Bien que le bouddhisme et le shintoïsme soient les

principales religions, personne ne sait vraiment dire en quoi les japonais croient. Ainsi, pour des chrétiens japonais, il est difficile de parler à leur entourage de la foi chrétienne.

Au moment de la Restauration du Méiji, qui marque au 19^{ème} siècle la fin de la politique d'isolement du Japon, les intellectuels, sous l'influence de la modernisation occidentale, ont traduit « la religion » par « Syukyo » en insistant sur l'aspect dogmatique et conceptuel. Avant cette époque, on utilisait les mots « Syumon » ou « Syushi » qui signifiaient plutôt la pratique religieuse que le dogme.¹ Ainsi le mot « Syukyo » (la religion) évoque des significations diverses en raison du processus de modernisation, et son utilisation change effectivement selon le regard qu'on porte sur la religion. Une étude faite en 2003 par le ministère des affaires culturelles du Japon révèle

1. Junichi ISOMAE, *La Religion, l'État et le Shintoïsme*, - l'histoire et le discours religieux du Japon du temps moderne, Iwanami, Tokyo, 2003.

2. Dans les statistiques présentées par l'Université de Kokugakuin : « le sondage d'opinion sur la mentalité religieuse des Japonais » en 2003, il y a des réponses très contrastées entre deux questions. À la première question sur la pratique religieuse : 72,6 % des Japonais visitent annuellement le temple du Shintoïsme au moment du nouvel an, et 76,0% vont se recueillir devant la tombe selon l'ordre du Bouddhisme. 7,3% disent qu'ils lisent les livres religieux comme la Bible, et 3% pratiquent la religion : le Zen, aller à la Messe, l'évangélisation et les austérités. Mais par contre, à la deuxième question sur la foi : Avez-vous la foi en quelque chose ou une croyance religieuse ? 29,1% des japonais affirment « oui » et 70,9% disent « non ».

que presque tous les Japonais appartiennent à plusieurs religions différentes. Keiko commente cela en disant que ça ne veut pas dire que les Japonais pensent qu'ils appartiennent à une religion déterminée.² En outre même s'ils ont une foi et une dévotion à dimension religieuse, ils ne se considèrent pas forcément eux-mêmes comme membres de l'Institution religieuse.³

La société japonaise est très marquée par la seconde guerre mondiale. La capitulation sans condition qu'elle a dû accepter suite au bombardement atomique d'Hiroshima et de Nagasaki, l'effondrement du régime impérial, la reconstruction du pays ont bouleversé les traditions et les liens sociaux. Les japonais ont alors investi toute leur énergie dans le travail pour survivre à cette époque éprouvante. Ce rapport au travail a quelque chose d'excessif qui malmène beaucoup les relations familiales et amicales.

Si l'Église catholique a beaucoup collaboré à la reconstruction économique juste après la seconde guerre mondiale, elle s'est trouvée démunie pour accompagner l'écroulement des liens sociaux dé-

lités, obligée qu'elle était de gérer en son sein des dissonances liées au processus du concile Vatican II. Des sectes basées sur la spiritualité traditionnelle du bouddhisme et du shintoïsme ont mieux su accompagner cette souffrance et élargir ainsi leur communauté religieuse.

II. Ce qui conduit des Japonais à la foi chrétienne

En 1994, lors de la deuxième grande assemblée épiscopale du Japon, les évêques ont donné une nouvelle impulsion en appelant l'Église à répondre à l'appel de ceux qui souffraient dans la société japonaise : « Ils ont proposé aux chrétiens de construire une communauté ecclésiale ouverte qui puisse ressentir de la compassion pour les gens en difficulté, en les présentant au Christ en Croix.⁴ »

A la lecture des témoignages recueillis par Keiko, les raisons pour demander le baptême sont très diverses. La quête intérieure prend souvent racine dans une situation de souffrance (travail

3. Dans les statistiques présentées par l'Université de Kokugakuin : « le sondage d'opinion sur la mentalité religieuse des Japon, la troisième question sur l'appartenance à une institution religieuse : Est-ce que vous appartenez à quelque institution religieuse ? 91,2% disent « non », ils n'appartiennent à aucune institution religieuse. Et seulement 8,8% disent « oui ».

4. Catholic Bishops Conference of Japan, Cathopédia en 2004, p.241.

harassant, deuil à surmonter, violence conjugale, troubles psychiatriques, dépression etc.). Mais elle peut être aussi le fruit d'une recherche d'une manière de vivre autre qui donne du goût à la vie (relations plus fraternelles, foi en une vie après la mort qui donne de s'en réjouir dès maintenant, communion avec les défunts, etc.)

Néanmoins, il y a des aspects qui semblent liés plus particulièrement à la culture japonaise comme en témoigne, en 2008, cette femme japonaise baptisée depuis un an :

"Mon grand-père était pasteur protestant. Je n'ai pas été baptisée, mais il y avait un lien avec le christianisme dans ma famille. Pendant le temps de mes études, j'ai été à l'école protestante. Après mon mariage, j'ai fait entrer mon enfant à l'école maternelle catholique. Il y avait un cours de Bible auquel j'ai participé. Le prêtre qui a donné le cours de la Bible nous a montré sa vulnérabilité. En regardant son attitude, j'ai été émue, et j'avais le désir de demander la confession à ce prêtre. Le message qu'il nous adressait était toujours extraordinaire. A ce moment-là, ma sœur aînée avait un cancer, ce prêtre lui a fait des visites. Il lui a donné le courage et la force pour vivre ce moment difficile.

De mon côté, pendant longtemps, je ne pouvais pas faire le lien entre la foi et le baptême. J'ai pensé que justement le fait de croire, c'est libre pour tous les hommes. Je n'ai pas du tout pensé que je devais être baptisée. Je voulais depuis longtemps participer au cours d'enseignement sur la foi chrétienne. C'est quand ma famille a déménagé près de la paroisse de Koénji que j'ai pu suivre le cours d'initiation au baptême.

Un jour, dans mon bain, pendant que je me lavais les cheveux, j'expérimentais profondément en moi : « Moi, je ne pourrai pas changer toujours. Après le décès de ma sœur, je me répète moi-même dans ma vie, je ne change rien. Dans un sens positif comme dans un sens négatif, je ne change en rien, c'est donc que je peux demander le baptême... » Autrefois, j'avais le sentiment qu'on doit changer et qu'on doit être une bonne personne pour demander le baptême, j'avais pensé qu'on ne doit pas exprimer de demande du baptême avec des sentiments vagues.

J'ai téléphoné au prêtre que je connaissais depuis longtemps et dit mon expérience du désir du Baptême. Il m'a confortée en disant : « Ton expérience est vraiment une expérience divine. C'était bien pour toi. C'est la première fois que tu accueilles en

toi-même cette déception, c'est le premier moment d'acceptation par toi-même. C'est une grâce.» J'étais heureuse. Et la sœur qui nous accompagne dans notre cours d'initiation au baptême m'a dit : « C'était bien aussi que ton témoignage ait été accueilli par une personne. » Je crois que les gens autour de moi m'ont menée jusqu'à maintenant. C'est vrai que j'ai senti réellement en moi que j'étais moi. Ce prêtre me dit souvent des choses que je n'imagine pas, mais en même temps, c'est toujours juste pour moi. J'ai vraiment été d'accord avec la parole du prêtre : « C'est un moment très important. » Je crois que oui.

Autrefois, j'avais une grande ambition de devenir quelqu'un et pour mes enfants, je faisais des rêves pour leur avenir. Mais maintenant, je n'ai plus de tout cette ambition. Je crois que j'ai changé grâce au temps, un an après le baptême, c'est vrai, mais ce n'est pas le baptême qui me fait changer, c'est le rapport avec les gens de la paroisse et les paroles qu'on m'adresse. Dans cette communauté, il n'y a pas du tout de méchanceté, je pense que c'est extraordinaire, c'est rare dans notre monde. On est toujours pardonné, donc il y a toujours une stabilité de fond. [...] L'Église, c'est un endroit qui nous permet de

nous affirmer totalement. Même si l'affirmation de moi-même n'est pas encore juste, l'Église est là. Il y a la stabilité des sentiments en moi".

III. Aspects particuliers de la foi chrétienne au Japon

Du monde flottant à la stabilité du cœur

Le rapport des japonais au temps est fondamental. Il est marqué d'une part par le fait que le temps appartient à la nature depuis un temps immémorial et d'autre part que son caractère est d'être à la fois fluide, changeant et éphémère. Face à cette réalité, l'homme perçoit que sa courte vie est impuissante à changer le cours du temps. Il ne peut que percevoir les phénomènes qui passent près de lui et goûter à ce sentiment que rien n'est stable. Cette perception est très présente dans les témoignages recueillis et ceux qui en parlent disent combien cela leur donne l'impression qu'ils ne peuvent être sûrs de rien puisque tout change tout le temps. C'est ce qui les retient de s'engager plus spécifiquement dans une voie ou une autre. Ce sont des rencontres ou des expériences personnelles qui leur font découvrir qu'il peut y avoir

une certaine stabilité, une certaine constance dans ce mouvement perpétuel du temps. Dans le témoignage ci-dessus, c'est de prendre conscience que la mort de sa soeur ne la fait changer personnellement ni en bien ni en mal qui conduit cette femme à penser au baptême. Le baptême devient envisageable quand la personne découvre qu'elle a une certaine consistance, une certaine stabilité intérieure. Elle découvre aussi que c'est justement parce que le positif et le négatif, le bien et le mal, persistent en elle, que le baptême a du sens. Le baptême n'est pas là pour bénir une personne qui serait devenue entièrement positive. Il est là pour signifier que la personne est rejointe telle qu'elle est.

D'une foi non personnelle à la rencontre avec Dieu

Celui qui s'engage sur le chemin de la foi chrétienne opère un changement radical de perspective. En effet, les Japonais ressentent une sympathie particulière pour la nature autour d'eux, de l'ordre de la compassion. Comme dans la religion naturelle il est normal d'honorer la nature et des lieux particuliers, telle la montagne, l'objet de la

foi est toujours non personnel. Il semble aussi que les dogmes du bouddhisme ont complexifié l'aspect plus personnel indiqué par Bouddha au point de rendre le rapport à l'univers de plus en plus impersonnel. Or l'expérience de la foi est de l'ordre d'une rencontre personnelle, d'une confiance que l'on peut donner à un autre. Il ne s'agit plus de se conformer à la loi de l'univers qui impose son ordre aux hommes, mais d'une prise de conscience de sa dignité personnelle comme sujet surgit. À partir de cette expérience, l'être humain ne peut plus fuir hors de lui-même, il se construit lui-même.

Cette rencontre personnelle se joue pour beaucoup dans la rencontre avec des chrétiens qui s'intéressent personnellement à leur vie. Les gens se sentent accueillis tels qu'ils sont, sans jugement, alors que dans la société chacun doit toujours se conformer à la norme sociale qui est de montrer que tout va bien. La souffrance, la vulnérabilité, l'échec sont pris en compte dans les récits bibliques et dans l'eucharistie. Cela permet aux gens de commencer un chemin de réconciliation et d'espérance. En voici un témoignage: « Tu peux vivre, n'aie pas peur. » J'expérimentais fortement le message de pouvoir vivre. J'ai bien compris que

ce n'est pas nécessaire d'avoir peur, que quelqu'un me défend, et que quelqu'un me regarde... c'est Dieu. Comme cela, j'ai fait plusieurs expériences divines dans ma vie. Ayant reçu cette expérience, je ne pouvais pas quitter l'Église, mais je ne pensais pas non plus au baptême. Je croyais que le moment n'était pas encore arrivé. Si personne ne mettait ses pieds dans mon intérieur, je ne pouvais pas entrer dedans. »

D'une religion non fixée à l'engagement du baptême

Le baptême semble être le moyen d'affirmer leur désir d'un nouveau rapport à Dieu et aux autres mais beaucoup attendent des années avant de s'y engager. Ils disent qu'ils avaient une expérience de Dieu qui leur suffisait pour vivre. La paroisse représente un lieu de fraternité vivifiante mais aucun lien n'est fait avec l'Église universelle. La personne du Christ est aussi peu nommée. La nouveauté de l'expérience ne permet sans doute pas de tout découvrir d'un coup. Il faudrait aussi connaître le contenu de l'enseignement qui est délivré aux catéchumènes pour émettre des hypothèses un peu étayées. Restons sur un dernier témoignage, qui

nous laisse pressentir le mystère que représente l'entrée dans la foi chrétienne pour nombre de japonais:

« Je pensais demander le Baptême un jour, mais le temps passait. L'année dernière, ma petite sœur est décédée. J'ai rencontré une amie de ma petite sœur qui était chrétienne. En parlant avec elle, je lui ai raconté mon histoire et mon rapport au catholicisme et elle m'a proposé de participer au cours d'initiation au Baptême dans la paroisse de Koé-nji. Je lui ai dit que j'allais être baptisée peut-être seulement à la fin de ma vie. Elle m'a convaincue d'aller à ce cours.[...] Depuis longtemps, si j'avais des difficultés dans ma vie, je demandais à Dieu de m'écouter. On dit : « Oh Dieu, Oh Bouddha » et quand je suis passée devant le temple de Shintoïsme, j'ai prié les mains jointes. Dans les temples bouddhiste et Shintoïste, je prie. C'est assez ambigu pour expliquer mon comportement, mais en tous cas, je priais sans m'engager dans une religion fixée. Pourtant, je sentais que c'était comme si j'avais voyagé sans frais, mangé dans un restaurant sans payer. Et donc j'expérimentais le désir de mettre mon nom sur une liste de l'Église. À cette condition, je pourrais prier (Dieu) ouvertement. C'est le fait que Dieu se souvienne de moi. »

Un peuple de toutes les nations

Vois, Jésus, les peuples des vertes forêts, peuples aux mains d'ébène.
Dans tes mains, le manioc et le mil leur donneront faim d'être peuple de frères.
Vois, Jésus, les peuples de l'océan bleu, peuples parsemés.
Dans tes mains, le poisson partagé sera communion pour les îles dispersées.

Vois, Jésus, les peuples couleur de leurs temples d'or.
Dans tes mains, le riz deviendra nourriture de vie pour les multitudes.

Vois, Jésus, les peuples aux mains brunes et ces épis de maïs.
Dans tes mains, ils deviendront aliment du grand respect du pauvre.
Vois, Jésus, les peuples des grandes plaines de blé et leurs richesses engrangées.
Dans tes mains, le pain consacré se transformera en un pain partagé avec l'étranger.

Alors nous, peuples d'Afrique et d'Océanie, d'Asie, d'Europe et des Amériques,
nous serons chair de ta chair et sang de ton sang.

Annik

Qu'est-ce croire dans une culture algéro-musulmane ?

Par Jean Toussaint



Jean est prêtre de la Mission de France à Alger. Il travaille dans un programme dédié à l'accompagnement et au financement de projets associatifs consacrés à l'enfance et à la jeunesse.

Cette question résonne étrangement ici, tant elle semble occidentale. L'islam est le ciment de la société, c'est un élément constitutif de l'identité et de la culture algériennes. On ne choisit pas d'être musulman, on l'est a priori, comme on est algérien. Le fait d'être musulman est donc d'abord un fait social. La laïcité n'est pas passée par là, du moins pas encore, elle qui, en reléguant la foi dans la sphère privée, lui a intimé de devenir personnelle. Être musulman, c'est appartenir à l'Oumma qui, au-delà des frontières, relie tous les croyants.

Croire n'est donc pas d'abord affaire d'opinion. Les éditions les plus courantes du Coran ne comportent pas de notes. On ne le dissèque pas, un crayon à la main, on l'écoute ou on le psalmodie à haute voix. On l'apprend 'par cœur'.

Ajoutons à cela que le système éducatif, en privilégiant la répétition, a discrédité l'expression personnelle : c'est dangereux d'avoir des idées personnelles. Mieux vaut s'en référer à ceux qui savent. De là vient qu'il est rare d'échanger sur la foi personnelle.

Cependant, cette cohérence apparente cache une vie intérieure beaucoup plus riche et complexe, qui se laisse découvrir par bribes :

Ainsi les blogs, dont les jeunes algériens sont très friands, fourmillent de débats ébauchés entre celles et ceux qui se risquent à poser des questions et les bons apôtres qui se chargent de leur rappeler la loi. Que veut dire être musulman aujourd'hui ? Quel rapport à la religion des parents et à l'islam importé du Proche Orient ? La toile ouvre un espace inédit. C'est un débat sans frontières, le pire et le meilleur entre toutes les rives, que nous gagnerions à mieux scruter.

Autre indice : le regain de vitalité des confréries mystiques. Combattues par le pouvoir colonial, longtemps discréditées par le régime en place et par les autorités musulmanes officielles, elles rassemblent un nombre important d'adeptes, qui alternent les séances de prière et de chant avec des

conférences ouvertes sur des sujets de société.

Dernier indice : le foisonnement d'ouvrages importés du Moyen Orient qui sont consacrés au développement personnel, à la façon du new age américain.

Autant d'indices qui montrent que le fait social se mue en recherche personnelle.

Il reste cependant une question cachée : celle des traces laissées par des années noires durant lesquelles des musulmans ont tué des musulmans. L'amnésie imposée par la loi de réconciliation nationale ne permet guère d'en parler. Mais la Shoah est-elle vraiment prise au sérieux dans le croire chrétien ?

Et qu'est-ce le croire chrétien dans cette culture ?

Paradoxalement, il est souvent plus facile pour un étranger non arabe et non africain de croire et de pratiquer la foi chrétienne en Algérie que dans son pays d'origine. Être étranger et chrétien ici, c'est normal et c'est plutôt bien vu. L'environnement y porte : l'appel à la prière qui retentit partout, les formules de politesse qui se réfèrent à Dieu, la résonance évangélique des gestes quotidiens ... Les communautés sont certes peu nombreuses mais elles sont chaleureuses et multicolores.

Pour les quelques algériens (nnes) qui ont choisi de devenir chrétiens, c'est une autre affaire. Cela se manifeste d'abord par des questions très concrètes : Quelle communauté fréquenter pour ne pas être repéré et dénoncé ? Comment se situer durant le mois de ramadan et lors des fêtes musulmanes ? Avec qui et comment se marier ? Comment seront célébrées mes obsèques et où serais-je enterré ? Autant de questions concrètes qui montrent que celui qui choisit un autre chemin est condamné à une sorte d'expatriation. Eux seuls pourtant sont qualifiés pour répondre à la question posée. Eux seuls sont en mesure d'acculturer la foi chrétienne en Algérie. Et leur démarche risquée impressionne celui qui a reçu la foi au berceau.

Leur témoignage confirme, si besoin était, l'aspect compact de l'appartenance musulmane. Cet aspect compact n'est pas qu'admirable, il est aussi déstabilisant pour qui vit d'abord la foi comme une question ouverte, en travail.

Cette 'islamité' renvoie à une chrétienté qui n'est plus, dans laquelle nous ne vivons plus et pour

laquelle nous ne sommes plus formatés, même si certains rêvent de la restaurer. : D'un côté une assurance qui cache des questions, de l'autre des questions qui devraient générer une assurance d'un autre type ... La rencontre ne peut et ne pourra plus être classique, de bloc à bloc, elle doit prendre d'autres chemins.

Ces dernières années, les deux principaux événements de rencontre entre jeunes musulmans et chrétiens en Algérie ont été une université d'été montée avec la confrérie alaouite de Mostaganem, et la 'mariapolis' organisée par le mouvement Focolare. Pas de débats théologiques, pas d'intervention d'experts, mais une expérimentation de valeurs spirituelles communes, qui a marqué profondément tous les participants. .

Formés pour le dialogue de vie et la militance commune, nous ne sommes guère préparés à ce type de rencontres qui sollicitent le cœur avant la raison. Mais en ces temps de crispation identitaire, elles sont comme une bouffée d'air frais qui ouvre un avenir.

Croire

Croire, c'est une confiance.

C'est une livraison de tout son être. C'est comme si on était soi-même le ballon qu'on passe au partenaire. C'est un lâcher-prise. C'est risquer son être propre, son existence toute nue, son identité profonde.

Sans cela, impossible de croire.

Croire commence par un profond silence.

C'est-à-dire quand on a laissé ce qui est urgent pour s'occuper de ce qui est important. Bien entendu, après il faudra aussi s'occuper concrètement au quotidien de tout et du reste, sinon que signifierait ce « croire » ? Mais d'abord silence et écoute.

Une parole ne peut s'entendre que sur fond de silence et d'écoute.

Croire n'a pas d'objet.

Bien entendu, il y a des « contenus » du croire : on croit toujours en quelque chose. Mais croire c'est d'abord un sujet en relation avec un autre sujet. C'est un *je* et un *tu*. Ce n'est pas se perdre dans une relation duelle, c'est forcément aussi un nous. Croire, toujours, naît dans un nous, et crée un nous. En tous les cas, croire est essentiellement une relation. Il y faut de l'amour.

Sans amour, on ne peut pas croire.

Jean-Jacques Kerveillant, prêtre de la Mission de France.

Croire en Afrique centrale

Par Judicaël Boukanga



Judicaël est prêtre du diocèse de Bangui (République Centrafricaine), en master de théologie à la faculté de théologie de Paris.

La foi en Afrique centrale aujourd'hui, s'il fallait la décrire à l'aide de deux termes, ceux de ferveur et de chaleur, nous en avons la certitude, seraient parmi les plus significatifs. Car cette partie du continent africain connaît un réel foisonnement religieux.

Nous choisissons pour notre analyse d'observer par le prisme de la République Centrafricaine qui, parce qu'elle est notre pays, nous fournira d'amples références. De ce fait, nous renonçons à la prétention d'élaborer un discours exhaustif qui décrirait avec précision la réalité de toute cette partie du continent. Elle est assez vaste et diversifiée. Même en Centrafrique, à cause des influences culturelles différentes, les perceptions et discours sur la croyance traditionnelle pourraient être nuancés

par autre que nous¹. Pour parler du croire non chrétien par conséquent, nous prendrons assise sur la réalité de notre milieu centrafricain originel, le milieu Gbanou-Bongbalo². En effet, quoiqu'il ait été fortement christianisé, la religion traditionnelle y est encore pratiquée, souvent en tant que religion à part entière, souvent de façon synchrétique avec le christianisme.

Nonobstant le fait que la foi qui relève de l'intériorité soit a priori non quantifiable, les chiffres du recensement effectué en 2003 attestent que la Centrafrique est un monde fortement croyant. Ils dressent à propos des religions, la répartition suivante : 80 % de chrétiens (catholiques et protestants), 10 % de musulmans et 10 % d'animistes. Cette cartographie ne révèle pas de façon distincte les différentes familles qui existent au sein du christianisme. À titre d'illustration, sous la seule appellation « protestants » elle rassemble, les vrais protestants, les Églises évangéliques et les Églises dites du Réveil ou encore les sectes (Témoins de Jéhovah et autres).

Les questions de baisse ou de hausse de l'athéisme ou de l'incroyance ne se posent pas. Ces phénomènes n'existent quasiment pas. Par contre se posent celles de l'œcuménisme, du dialogue interreligieux, de la tolérance et du vivre-ensemble, du fait de la cohabitation dans un même espace des différentes religions susmentionnées ; ou encore celles de l'avancée vertigineuse de l'Islam, du Pentecôtisme et des Églises évangéliques ou du Réveil à l'intérieur du christianisme, sans parler des nouvelles formes de religiosité surgissant dans le catholicisme. Une autre question qui se pose au christianisme est celle de la permanence des religions traditionnelles et du syncrétisme vécu par ses nombreux adeptes. La croyance en définitive ne connaît pas de désaffection. Au contraire, avec une paupérisation dont la courbe ne veut pas s'infléchir, la croyance et le recours au divin connaissent une hausse.

Que dire alors du croire « centre-africain³ », du croire pur et simple, et non du croire-chrétien ? Quel héritage en subsiste-t-il, notamment dans le croire-chrétien aujourd'hui ?

1. Les ethnies dans ce pays présentent une grande diversité qui correspond aux milieux naturels différents (grande forêt au sud, savanes boisées au centre, steppe au nord) et à des structures sociales différentes..

2. Les Gbanous appartiennent au grand groupe Gbaya. En Centrafrique on les retrouve majoritairement dans l'Ombella Mpoko, province s'étendant du sud vers le centre-ouest. Les Gbanous-Bongbalo sont les habitants du village Bongbalo situé à 200 kilomètres de Bangui la capitale.

3. Nous choisissons par cette formulation de désigner la foi qui serait propre à cette partie centrale du continent africain.

Les religions traditionnelles

D'une manière générale, les religions traditionnelles dans cette partie du continent affirment l'existence d'un dieu suprême, qui est l'auteur de la création. Celui-ci ne rentre pas souvent en rapport direct avec la créature humaine. Entre elle et lui, une médiation est exercée soit par d'autres divinités ou bien par les ancêtres. Prières et sacrifices rituels sont adressés à ces derniers. Les Gbanous-Bongbalo attribuent à la divinité suprême l'appellation de « Son ». La divinité qui sert d'intermédiaire entre lui et la gent humaine est appelée « Wan ». De façon précise, chaque village attribue à son « Wan » une dénomination qui, au fond, reflète le type de relation existant entre la partie humaine et la divinité. Les Gbanous-Bongbalo ont ainsi désigné leur « Wan », « Gbawén-mon » qui signifie littéralement « Celui qui ne veut rien », autrement dit celui qui ne doit pas sa subsistance à l'homme ou encore qui ne dépend pas des sacrifices qui lui sont offerts par l'homme. Les Gbanous-Bongbalo croient que « Son », lorsque les demandes lui ont été fai-

tes par l'intermédiaire de « Gbawén-mon », ne tarde pas à donner une suite, positive ou non. À titre d'exemple, au commencement de chaque saison⁴, on lui demande de faire advenir soit une chasse fructueuse, soit une récolte abondante. Les réponses sont immédiates dans le sens où soit la demande est exaucée (par une bonne récolte ou une chasse fructueuse), soit elle est refusée (cas d'une récolte ou d'une chasse mauvaise).

Nous pouvons donc succinctement dresser la fresque suivante à propos des religions traditionnelles. Leurs membres croient en la subsistance pérenne de l'âme, même après la mort. Celle-ci est destinée à la béatitude si du temps de sa vie terrestre, elle a été vertueuse, ou à la damnation⁵ si elle ne l'a pas été. Les rites tiennent une grande place dans la religion traditionnelle ; ce sont les incantations, les sacrifices, les danses. Leur observance, croit-on, suscite l'agir divin. Les pratiquants sont marqués par le désir de l'immédiateté. La juste adoration du divin est féconde dans le sens où elle assure à l'homme la mise à l'abri des forces du mal ou des hommes mauvais ; elle garantit aussi une fécondité matérielle. D'aucuns qualifieraient

4. Le Centrafrique est un pays au climat tropical humide marqué par l'alternance des saisons sèches et pluvieuses. La saison pluvieuse est plus importante à mesure que l'on se rapproche de l'équateur.

5. Cette damnation est dans certains endroits le fait que l'âme erre sur terre, et n'est pas autorisée à vivre dans le village des ancêtres.

cette représentation de lapidaire, mais nous y voyons l'essentiel pour aborder la foi chrétienne « centre-africaine ».

La foi chrétienne

La foi chrétienne ne diffère pas dans son contenu et dans sa pratique de la foi ecclésiale universellement vécue. La fréquentation massive des sacrements de l'initiation chrétienne montre qu'elle ne cesse de croître. Pourtant les croyants résistent aux pasteurs qui les exhortent à la fréquentation des sacrements du mariage ou de l'onction des malades⁶. Pour notre part, nous envisageons de parler de la foi chrétienne d'abord à partir de la rationalité dont elle a hérité des religions traditionnelles, puis en termes de défis qu'elle doit relever aujourd'hui.

Il est important de s'apercevoir que de nombreux chrétiens recourent encore à la croyance traditionnelle quand ils doivent résoudre des questions de subsistance. En se tournant vers Dieu comme dans la religion traditionnelle, ils attendent des résultats concrets et matériels tels que la protection,

la prospérité et la fécondité. Nous pouvons le dire d'une autre manière en partant de la perception que le chrétien a, dans cette partie du continent, du combat entre le bien et le mal. Le Gbanou-Bongbalo croit en l'existence de « Bizon » qui est la puissance opposée à « Son » ; autrement dit, si nous nous autorisons à le transcrire en vocable chrétien, il croit en l'existence de Satan, la source de tout mal. Sa spiritualité est fortement marquée par ce combat. Il manifeste cette forte conviction que Dieu gouverne la contingence, et que rien n'échappe à son action, qu'elle advienne immédiatement ou non. Ainsi, l'acte peccamineux et maléfique est imputé à l'homme. Il en subit la conséquence de son vivant. La persistance dans le mal ferme la voie du bonheur authentique. Toute issue heureuse à un acte mauvais est considérée comme illusoire. Il arrive encore, à titre d'illustration, que l'on explique une difficulté à réussir par un acte peccamineux commis dans le passé.

Les autres marques de la religion traditionnelle sont le désir d'une pratique chaleureuse et festive et un ritualisme poussé. Dans le contexte de pauvreté qui fait se tourner davantage vers Dieu, le

6. Le sacrement de l'onction des malades est encore perçu comme celui qui précipite vers la mort, d'où la résistance à y recourir.

Pentecôtisme et les Églises dites du Réveil doivent leur forte avancée à cette rationalité.

Les défis que devrait relever l'Église Catholique en Centrafrique et en Afrique centrale par extrapolation — si nous nous l'autorisons, sachant que cela reste critiquable à bien des égards —, sont anthropologiques et théologiques. Cette partie du continent africain reste une terre d'inculturation. L'Évangile devrait y rencontrer l'homme tel qu'il est, afin de le porter vers la plénitude à laquelle le Christ convie toute l'humanité. La tâche d'inculturer ne devrait pas mépriser la dimension anthropologique pour qu'elle atteigne les profondeurs de celui à qui l'Évangile est annoncé. L'autre argument en faveur de la valorisation du critère anthropologique est le fait que l'Afrique centrale, elle aussi en cette ère de mondialisation, est confrontée aux influences culturelles différentes dues à la mobilité des populations et au développement des médias. D'où l'importance de soutenir l'annonce de la Bonne Nouvelle par une bonne vision de l'homme.

En termes théologiques, il y a du travail à faire pour porter à leur meilleure assimilation la théologie de la grâce, de la toute-puissance de Dieu et de l'efficacité des prières ou des rites. Nous

pensons, en ce qui nous concerne, qu'il importe d'annoncer le Christ en mettant en valeur sa figure de serviteur souffrant et mourant sur la croix de manière à libérer le chrétien catholique d'une foi magique qui voudrait un Dieu fort et paternaliste. Il faudrait s'adonner à cette entreprise sans oublier que le peuple qui ploie sous le poids d'une grande misère a tant besoin de voir Dieu donner sens et raison d'espérer à sa vie.

Qu'il nous soit permis de formuler pour l'entreprise théologique à réaliser en cette partie du continent cet ultime défi, qui encore est contestable à bien des égards. Il s'agit de promouvoir avec justesse une évangélisation qui suscite vie intérieure et adhésion individuelle sans négliger, bien sûr, vie extérieure et adhésion communautaire. En effet dans cet univers que l'on a qualifié ci-dessus de profondément croyant et de ritualiste, on s'aperçoit du poids considérable qu'exerce la communauté sur l'individu. De façon triviale, disons par exemple que la fréquentation du culte dominical provient de ce que la communauté s'y rend massivement. Il n'y a en principe pas de problème à cela, l'Église étant la communauté rassemblée. Mais le mal viendrait de ce que la dimension communautaire

transcendant la rencontre de l'individu avec Jésus ne soutienne finalement qu'un ritualisme de complaisance. C'est ce contre quoi le Christ s'est érigé à l'encontre des Phariséens, lui qui a promu le culte intérieur⁷.

Somme toute, l'Afrique Centrale est une terre d'espérance pour l'Église. La foi n'est pas près d'y reculer, même si l'on devait l'évaluer en terme de pratique religieuse. C'est une terre

assoiffée de Dieu. L'Église y est jeune, le clergé autochtone aussi. Cette partie du continent est encore une terre de création et d'inculturation pour l'Église, une terre fertile. Aux pasteurs, il incombe de se mettre en route comme les apôtres aux lendemains de la Pentecôte, à la rencontre de l'homme qui souffre et qui désire individuellement et collectivement rencontrer Jésus.

7. Mt 6, 1-6.

Foi(s) de jeunes...

Par Partick Salaün



Patrick est prêtre de la Mission de France depuis 1997. Il accompagne le service jeunes et anime la communauté de l'espérance de vie à Ivry.

Il est un texte d'Évangile qui m'inspire pour évoquer la foi des jeunes avec lesquels il m'est donné de faire un bout de route. C'est un passage de l'Évangile de Jean qui se situe quelques jours après la mort de Jésus¹. Des femmes sont venues raconter aux apôtres qu'elles avaient rencontré un homme en allant au tombeau, et que cet homme était Jésus lui-même, revenu à la vie, réveillé de la mort !

Sur ces paroles, deux d'entre eux se précipitent dehors et se mettent à courir vers le lieu du tombeau. Il s'agit de Pierre, le chef, 'l'ancien', et de Jean, le 'gamin', proche du cœur de Jésus. Le plus jeune, qui court plus vite, arrive le premier, regarde à l'intérieur du tombeau mais n'entre pas. Pierre arrive, entre dans le tombeau et voit à son tour les bandelettes et les linges roulés et mis

1. Jean 20

de côté. Entre alors Jean... Il nous est dit qu'à cet instant « il vit et il crut ! ». Il y a, dans ces mots, comme un retournement et une évidence. Il y a une irruption...

Jean est ce jeune dont je m'apprête à parler et que je croise quotidiennement², que je côtoie, que je découvre et redécouvre sans cesse. Je suis plus proche de Pierre aujourd'hui, par l'âge et l'expérience, et je mesure aussi mon éloignement progressif de cette terre d'évidences et de doutes qu'est la jeunesse.

L'évidence qui s'impose ici à Jean est une force qui le portera toute sa vie. Cette force pourtant, il la portait déjà en lui. Dans l'expérience du tombeau vide, elle jaillit en lui, de lui, comme une source souterraine qui était là et qu'il ne savait pas. C'est l'expérience d'être, au-delà d'exister seulement, qui touche aux limites de la vie et de la mort. Tous y ont part...

« *C'est tellement formidable cette histoire, si elle est vraie, que je ne voudrais pas m'interdire la possibilité d'y croire !* ». C'est ainsi que s'exprimait Cécile, un soir de partage à partir d'un petit livre traitant de la question de Dieu³. Elle terminait

alors ses études et s'apprêtait à démarrer sa vie professionnelle. Cette profession de foi, formule ramassée évoquant le 'pari de Pascal', m'a semblé refléter une attitude spirituelle : il n'y a pas encore d'adhésion, mais il y a un désir et un choix ; il n'y a pas de dogme ni de credo, mais il y a une connaissance, un héritage assumé.

Ils sont nombreux, les jeunes qui ont tout reçu par héritage familial et transmission culturelle. Cette histoire, c'est l'histoire de leurs parents, de leur famille, de l'univers dont ils sont issus et qui les a fait grandir. Mais cette transmission ne se déploie que si elle prend sens dans leur vie. C'est parfois compliqué de faire le lien. Ce sont des jeunes du seuil, mais vu de l'intérieur... Ils regardent l'Eglise dans ce qu'elle propose, dans ce qu'elle affiche par ses prises de position ; Ils ne lui donnent pas leur confiance d'emblée. Le Christ est un personnage intéressant et mystérieux, mais pas forcément un compagnon de route, ou pas encore... Alors ils 'restent en lien', pour peu que la manière de proposer et de vivre la foi fasse sens dans leur quotidien.

« *J'ai découvert que Dieu était d'abord un sys-*

2. Depuis 7 ans, j'habite en Communauté avec une petite dizaine de jeunes dans le sud parisien.

3. "Dieu n'est pas ce que vous croyez" - Jean-Marie Ploux

tème, un univers dans lequel j'avais été structuré, éduqué, mais qui m'avait privé de pouvoir penser autrement, par moi-même. J'ai découvert que Dieu, ce Dieu-là, le Dieu de mon éducation était un Dieu pervers qui ne me laissait pas le choix... Ce système-Dieu, je l'ai récusé au risque de tout voir s'effondrer, puis j'ai reconstruit, pas à pas, à partir de ce qui tenait... Et Dieu n'a pas disparu... ».

C'est d'abord d'une expérience dont témoigne Alexandre, une expérience existentielle, qui l'a pris tout entier et du plus profond de son être. En remettant en cause le 'système-Dieu', ce sont ses racines et ses fondations qu'il a mises à jour, explorées, secouées. Il lui aura fallu explorer jusqu'au terreau familial, l'héritage traditionnel catholique et incontestable, pourtant remis en cause. Mettre en lumière ce qu'il portait dans ses gènes pour y faire le tri. Sur ce chemin, il n'a fait preuve d'aucune concession, a fait usage de sa raison pour comprendre et pour choisir...

Il m'avait demandé de l'accompagner : « 'Mon père', je t'appelle ainsi car tu es le seul prêtre que je connaisse pour lequel ces mots ont à mes yeux une réelle signification. » Il lui fallait un tuteur. Je l'ai été sans doute, conscient de n'être pas à la hauteur... ou conscient qu'il me fallait accepter

de me porter à la hauteur qui était la sienne, accepter aussi d'y prendre des coups. Nous avons, ensemble, fait la traversée...

" Comment ça se lit ? ... "

Echange sur un texte d'évangile lors d'une soirée appelée 'l'Évangile, ça se discute !' Florian est nouvel arrivé à la Communauté. Il cherche du travail. Ce soir-là, il s'installe et se saisit de la Bible qu'il ouvre et feuillette. "Comment ça se lit ? A chaque fois que j'ai essayé, je n'y ai rien compris !". L'échange alors se construit à partir de sa question et s'oriente dans les dédales du vieux Livre. Florian n'est pas issu d'un univers catholique. La foi lui est étrange et étrangère. Il y est naturellement ouvert, sans pourtant lui porter d'intérêt particulier. Tout comme Xiao, jeune chinoise résidente, Renaud ou Aurélie... A l'issue de la soirée, il se fera prendre en photo la Bible à la main, en guise de présentation de son profil Face book ! ...

« *Je ne sais pas si je suis chrétien, mais...* » C'est ainsi que s'exprime Frédéric à chaque prise de parole pouvant être interprétée comme l'ex-

pression de sa foi. Expression d'une prévention, d'une mise à distance qui permet ensuite la liberté de l'expression ? Cette foi-là se fonde sur des actes, des engagements qui vérifient la qualité d'être de ce que tu es et de ce que tu portes. Alors les mots sont forcément piégés, et ils doivent être exprimés ou reçus avec prudence. Ne pas savoir si on est chrétien mais le dire tout de même, c'est tout à la fois signifier l'importance que ça peut avoir, comme la distance que l'on tient à garder... De peur de s'y brûler, peut-être ; de peur de galvauder sans doute ; de peur d'être enfermé sûrement.

Frédéric, en aumônerie à l'adolescence, avait refusé de vivre le sacrement de confirmation. Aujourd'hui encore, il assume ce choix, dans un regard intéressé et empathique pour l'Eglise, mais un regard extérieur toutefois...

« Je suis athée »...

C'est ce qu'exprime Sophie chaque fois qu'elle doit aborder un sujet touchant à la foi chrétienne. Cela serait banal si elle n'était autant engagée dans la vie de l'Eglise : Les Scouts et Guides de France ; les rencontres et prières de Taizé ; le Ser-

vice Jeunes de la Mission de France !... Si elle dit ne pas partager la foi chrétienne, toute son activité la met en lien avec des amis qui sont croyants. Beaucoup de responsables de l'Eglise aimeraient travailler avec des jeunes ayant sa motivation. Elle ne partage pourtant pas leurs convictions... J'ai vu Sophie sortir d'un long temps d'adoration dans un carmel de passage, profondément touchée et disant : "Qu'est-ce que ça fait du bien ce silence intérieur !" Ce qui se joue au cœur relève du mystère...

« Ma rencontre avec la Mission de France m'a permis de découvrir qu'on pouvait être chrétien dans la vie, dans son lieu de travail ou bien dans ses engagements. Ce fut pour moi comme une révélation ! » Les mots de Pierre sont forts. Ils traduisent la découverte qu'il a faite à travers la rencontre de prêtres au travail : il est possible de vivre en chrétien sans s'éloigner du monde, sans fuir la société. Il est possible d'enraciner sa foi dans le quotidien d'une vie ordinaire, et ce quotidien peut la nourrir.

Fort de cette découverte, il s'est engagé dans une équipe de jeunes de la Mission de France, partageant un cheminement pour enraciner sa

démarche. Il interroge aujourd'hui la Mission de France sur ce que signifie pour elle l'engagement de jeunes à ses côtés : "Qu'est-ce qu'on représente pour la Mission ? "

" Ma part de multitude..."

Nous sommes en week-end de travail avec l'équipe d'animation du Service Jeunes de la CMDF. Un temps de partage entre nous fait suite à la lecture de l'Évangile du jour. Il a pour thème "la part de multitude à laquelle nous sommes envoyés"... Chacun à son tour parle des personnes qu'il côtoie, qui dans son travail, qui à l'université ou dans le cadre du volontariat civique...

Vient le tour d'Étienne : "*Ma part de multitude, ce sont mes amis d'enfance, la plupart issus de milieux communistes, qui ne partageront jamais la foi qui est la mienne.*" Deux larmes coulent sur ses joues... Cette ouverture à l'universel est pour lui cause de souffrance, et sa foi comme une blessure. Elles sont belles pourtant ces larmes qui révèlent son souci pour le lointain, si proche...

Combien d'autres encore ? ... Autant de personnalités qui révèlent chacune à leur manière un itinéraire de foi. Foi balbutiée, foi balbutiante, foi inachevée (mais l'est-elle jamais ?...), foi en recherche et en chemin, foi sans certitude, foi de désir, foi de conviction chevillée, foi d'hypothèse envisagée, foi d'espérance... L'Église peine parfois à considérer avec sérieux ces chemins qui explorent et interrogent. Elle préfère, souvent, l'affirmation haute et claire, l'adoration rassurante... Le Christ pourtant, à travers les évangiles, montre qu'il ne choisit pas les parfaits ou les meilleurs. Il est venu pour ceux qui cherchent, doutent et envisagent la possibilité de croire. Comme cette femme qui a voulu toucher le pan de son manteau ; comme ce centurion si proche et pourtant lointain ; comme cette étrangère quémendant les miettes de la table des sauvés ; comme Pierre, dès leur première rencontre, demandant à Jésus de s'éloigner : 'Je suis un homme pécheur'...

Les jeunes que je rencontre ne quémendent rien. Ils ne se sentent aucune obligation. Ils sont imprégnés de liberté, dans un siècle d'in-

dividualisme. Ils sont en quête d'un sens, plus profond que la surface des choses du quotidien. Ils sont en quête d'une manière de vivre que ne leur offre pas forcément ce monde.

Le message des Evangiles, bien des jeunes demandent à voir s'ils peuvent y croire ; ils demandent à croire si cela fait sens ; ils trouvent

le sens si l'Eglise croit elle-même en ce qu'elle porte et le leur prouve... Par leur exigence, ils réveillent en Elle les braises enfouies. Ils sont proches en cela de l'attitude du Christ qui ne définissait pas une manière de vivre la foi et s'interdisait de la qualifier. Il disait juste : « Va, ta Foi t'a sauvé... »

"Vous avez la foi !"

Par **hervé Rouxel**



Hervé a été ordonné prêtre de la Mission de France en 2008. Il appartient à l'équipe de Gennevilliers et il est enseignant dans une SEGPA de collègue.

C'est ce que m'avait sorti Ashley, une jeune de l'aumônerie, alors que je venais de débarquer à Gennevilliers et que je faisais passer aux lycéens de l'aumônerie un simple compte-rendu-papier de nos échanges sur un court-métrage que nous préparions et qu'ils avaient intitulé... justement : « Avec l'oeil de ma foi, je changerai de regard! ». Même si j'ai compris plus tard que ça voulait plutôt dire « Eh bien! T'as de l'espoir... », je leur retournerais volontiers la réplique pour résumer le premier regard qu'on peut porter sur la foi (ou plutôt « les fois ») de ces jeunes issus pour la plupart de cultures moins cartésiennes et surtout bien moins matérialistes que celles de notre bon vieil hexagone désenchanté. On pourrait résumer cette première surprise en donnant la réplique au Psalmiste : « Où est-il, ton Dieu?... - Il vit en banlieue. »

Attention ! Je ne prétends pas avoir croisé Dieu dans l'ascenseur ou à la fête des voisins ! (quoi-que...) Je veux dire que ce qui n'en finit pas de surprendre avec les jeunes (et aussi les moins jeunes) multicolores et multiculturels de l'autre côté du périph, c'est leur facilité à placer Dieu, Allah, ou un autre pseudo, à tous les coins du discours comme s'il était aussi évident que « le nez au milieu de la figure », comme disait Brassens, ce vieux père de l'Eglise... À se demander parfois s'il ne faut pas apprendre à.. désapprendre tout ce qu'on croit savoir sur Dieu pour être prêt à Le retrouver aussi simplement qu'on semble le faire ici, un peu comme s'Il faisait naturellement partie de la famille... Comme si ceux qui possédaient tout le superflu manquaient au fond de l'Essentiel, et que ceux qui n'avaient souvent droit qu'aux miettes, avaient su préserver le Seul nécessaire... Peut-être est-ce une nouvelle version de l'« arroseur arrosé » : ceux vers qui on s'embarque pour leur prêcher la foi à notre sauce, avec nos grands discours souvent bien cérébraux sur le « retrait », l'« absence » de Dieu et tous nos prêts-à-théologiser, viennent sans grands discours et avec une simplicité désarmante nous apprendre à quel point Dieu est toujours aussi simple que son Fils a tenté de nous le révéler...

Aussi simple qu'un gamin de douze ans en fugue qui en remontre par sa sagesse à tous les docteurs de la Loi qui veillent et verrouillent jalousement l'entrée de leur temple sacré... Un peu comme si Dieu pouvait une nouvelle fois prendre la clé des champs, et la clé de sol par la même occasion, et redevenir tout simplement ce qu'il n'avait jamais cessé d'être... et de nous apprendre à devenir à sa suite : simple comme un vieux refrain du « bled », une danse de « compa » ou de « koudouro » ou tout simplement comme tous les petits riens du quotidien...et comme tous ceux qui n'ont que ces petits rien pour Le retrouver, ou plutôt se laisser surprendre par Lui... Comme aiment le rappeler les jeunes de l'aumônerie aux « babtous » (visages pâles) qui viennent s'initier à leurs cult(ur)es, avec nous en général tout part de la tête... et avec eux, ça passe davantage par les pieds, le rythme, bref tout le corps, coeur compris!

Il faudrait pourtant, pour être honnête, mettre des bémols à ce refrain un peu trop idyllique... ou monocorde. Les cérébraux qu'on demeure bon gré mal gré peuvent questionner à leur tour ceux qui ont la chance de songer à danser Dieu avant de chercher à Le démontrer ou Le démonter tout court. Tout d'abord, si Dieu est « partout », il n'est

pas « tout » pour autant... Même si par ici c'est Lui qui semble faire la pluie et le sale temps (certains soirs d'orage, il m'est arrivé de recevoir des textos pour que je prie Dieu d'arrêter parce que ça commençait à bien faire : je me suis exécuté, mais ça n'a pas donné des résultats foudroyants...), la Bible et notre bon vieil Elie nous rappellent qu'Il n'habite pas le tonnerre des orages, mais une curieuse « voix de fin silence » que notre oreille peine à deviner par ses seuls moyens. Peut-être qu'à force de trop en parler, on risque de L'empêcher de venir à nous de façon moins prévisible et par des chemins encore inconnus... même si au final seule la trace de son Passage en l'homme permet de découvrir, toujours aussi pantois que Jacob, que « Dieu était là et que nous ne le savions pas. ». Ainsi, un autre soir d'orage, précisément sur l'aéroport de Quatro Ventos à Madrid, Damien, un autre lycéen qui avait réussi à quitter son coin de bitume et ses copains pas très catholiques pour venir -officiellement...- écouter « Benedetto », s'est précité vers nous, encore plus retourné que Jacob à l'aurore de Béthel : il était persuadé que c'était Dieu qui s'était manifesté à travers l'orage qui venait d'éclater sur les deux millions de pèlerins qui s'apprêtaient à passer une nuit plutôt arrosée... (il

n'avait pourtant rien d'un illuminé : harcelé au quotidien par ses potes musulmans plus que majoritaires à l'ombre des halls d'immeuble, il avait remarqué avec deux autres comparses cathos qu'ils avaient davantage l'occasion de réfléchir leur foi dans leur chapelle que leurs potes en question semblaient le faire, ce qui relativise heureusement l'opposition un peu simpliste entre « cérébraux » et « tactilos »... et bien sûr sans mettre dans le même sac les piliers de halls d'immeubles et ceux qui pratiquent l'« islam » de façon plus subtile!) Même si tout le monde n'a pas forcément cru ce nouveau prophète qui avait du mal à l'être en son pays, comme tous ceux du métier, cela a quand même porté du fruit. En effet, il a plaqué dès son retour dans la cité tous ses piercings et ses copains de bitume, s'est mis au travail à la grande joie et surprise de sa mère et a logiquement fini par accéder au paradis (sur terre) : il fait aujourd'hui du foot quelque part entre Vannes et le golfe du Morbihan...

Mais tous les parcours ne ressemblent pas si facilement à des chemins de Damas... ou de Madrid! On trouve même des « saints Paul » transfuges qui quittent le chemin de l'Eglise pour prendre avec ardeur celui de la mosquée voisine (pour rassurer

ceux qui s'inquiéteraient de ces conversions vers le clocher concurrent, on en trouve aussi qui font le trajet inverse : un jeune musulman m'a même confié récemment qu'il aurait bien aimé devenir prêtre lui aussi... même si ça lui semble difficile à réaliser!) sans parler de toutes les tentations de passage chez les évangélico-pentecôtistes où la « messe » est plus « si, si! » (« tip-top » comme on aurait dit au bon vieux temps) que les nôtres qui ont tendance à traîner en longueur et en trémolo... C'est peut-être d'ailleurs la vraie question qui se pose devant ces façons de croire diverses, mais bien rarement « sans-Dieu » (la première « athée » -à la grande incompréhension de ses amis- que j'y ai rencontrée est venue deux ans plus tard demander à recevoir sa confirmation, quant au deuxième -et dernier - qui m'a soutenu ne pas croire en Dieu, je l'ai raccompagné chez lui en djellaba de « musulim » il y a quelques jours et il vient de m'annoncer qu'il suivrait le ramadan cette année – sauf le jour de son anniversaire, quand même. Il s'appelle justement...Christ.). Une question qui ne serait pas d'abord : « Et Dieu dans tout ça? », tellement il semble entendu que chacun a forcément un « Dieu » ou l'autre inscrit dans son répertoire, mais surtout « Quel est ton « Dieu »? » ou peut-être plus

précisément pour celui qui nous préoccupe : « Et Jésus là-dedans ? ». Non pas le Jésus-Issa reconverti en « prophète », ainsi moins dérangeant et surtout humain rien qu'humain, comme le professent les voisins musulmans, mais ce Jésus qui seul nous révélerait véritablement ce que c'est que Dieu et que l'Homme, ce Dieu en chair et en os dont l'Esprit n'en finit pas de nous en faire voir...

Et c'est là que le chemin est souvent plus long... et moins évident ! Comme on l'a dit, il est « tendance » dans les cultures qui tiennent le haut du pavé ou plutôt le bas du béton de croire en Dieu comme en Celui qui est présumé « Tout-Puisant », « Bon Dieu » ou Père Fouettard selon les jours (émettre l'idée que Dieu ne « punit » peut-être pas mais qu'on est généralement assez bêtes pour se punir tous seuls comme des grands ouvre sur des débats inépuisables et souvent sans fin...) ... Mais réaliser que ces images spontanées et souvent païennes que nous avons de Lui doivent sans cesse se laisser surprendre, et à l'occasion se laisser déconstruire voire dynamiter (ou déminer...) par ce Père prodigue désarmé et désarmant que nous annonce Jésus. Jésus, cet homme qui serait Dieu Lui-même et qui nous inviterait à entrer à notre tour dans cette drôle de Communion divine par

la porte grande ouverte de leur Esprit ce qui est dur à saisir physiquement et intellectuellement et pas forcément plus gagné que pour ceux qui se disent franchement athées (j'aime bien y rappeler à l'occasion que pour ce qui me concerne, je me sens farouchement « athée » de pas mal de « visages de Dieu »... ce qui n'empêche pas, bien au contraire, de donner toute la confiance qu'on peut à un drôle d'Empêcheur de croire en rond de Galilée qui n'avait que son « Daron » divin à la bouche et à leur drôle d'Esprit désespérément impossible à faire rentrer dans nos cases, ce qui ne revient pas forcément à baptiser toutes les statues de Barbu qu'on rencontre). Et là, sur le chemin de cette découverte de Celui qu'on peut continuer à appeler « Dieu » mais avec des pincettes et le nez dans cette glaise humaine où Il n'en finit pas de naître, les feuilles de route et leurs applications se révèlent bien plus diverses qu'elles ne le semblent en surface. Entre ceux qui sont inscrits à l'école de prière de Jacques Brel, qui chantait haut et fort n'avoir « jamais prié Dieu » que « lorsqu'il avait mal aux dents » (ou, par extension, quand il y a de l'examen scolaire ou médical dans l'air), ceux qui viennent faire leur devoir de croyant à la mode de leurs voisins du clocher ou plutôt minaret concu-

rent en prétendant que c'est « haram » (interdit) de se griller une clope... ce qui ne les empêche pas de s'offrir une petite dégustation de shit en douce, ceux qui se cognent avec leur « religiosité » de « blédard » à un monde occidental qui refuse tout permis de séjour à un « autre monde » pourtant omniprésent dans la culture de leur anciens, ceux qui viennent demander la confirmation, poussés par les mêmes anciens comme on demanderait à passer le bac catho pour boucler le caté (et qui souvent se laissent surprendre en route par un Esprit inconnu qui arrive à les rejoindre à fleur de quotidien, avec tous les chamboulements que ça peut impliquer quand on se met à tchater avec Lui...), ceux qui ont été jusqu'à reconnaître un drôle de Passager Ressuscitant au coeur de leur vie, parfois de ses drames et heureusement aussi de sa Joie, ceux qui ont même compris que ce curieux Sans-papier Clandestin ne se déplace pas seulement pour les grandes occasions et la grand-messe du dimanche, mais qu'on peut même compter sur Lui pour tous les petits riens de la petite semaine, bref entre toute la gamme et les options des forfaits disponibles sur le marché, « Dieu » (puisque'il faut bien Lui trouver un Nom...) semble avoir du pain sur la planche et on n'en finit pas de notre côté

d'apprendre à Le goûter et L'approcher autrement ... de façon plus simple si possible, plus concrète et surtout plus confiante en Quelqu'un qui n'y est pas qu'un concept ou une vieillerie d'avant-guerre, mais qui y semble bien Vivant même en langue étrangère... En effet, si tous ces chemins ne mènent pas forcément à Rome (ni à La Mecque ou au golfe du Morbihan... quoique!), je crois qu'aucun ne demeure étranger à cet « étrange Etranger » qui

nous demeure « plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes » et qui n'en a pas fini de se laisser métisser le Corps et de se laisser « travailler la couleur » à travers tous ces itinéraires imprévisibles... si on prend le risque de laisser entrer quelques notes parfois détonantes dans la grande symphonie de son Esprit, lequel n'en a pas fini de nous apprendre à inventer de nouvelles couleurs à nos arcs-en-ciel un peu délavés!

Croire en prison

Par Jean-François Penhouet



Jean-François est prêtre de la Mission de France. Il appartient à l'équipe sud Essonne et il est aumônier de prison à Fleury Mérogis.

CROIRE EN PRISON

La foi naît de la rencontre. Rencontre entre un homme et Dieu. Rencontre souvent médiatisée par d'autres hommes ou femmes : c'est parce qu'on a rencontré un croyant qu'on est interrogé, stimulé, provoqué à la foi. La foi chrétienne est la rencontre avec un Dieu particulier : un Dieu qu'on appelle « Notre Père » ; un Dieu dont on dit qu'Il a un Fils, un homme nommé Jésus ; et je ne parle pas de l'Esprit-Saint. Un Dieu qui est Amour, selon Saint Jean.

Alors, dans ce monde de violence qu'est la prison, comment cette foi peut-elle naître, se vivre et se développer, se communiquer ? N'est-elle pas une roue de secours pour des gens qui ont tout perdu et se raccrochent désespérément à

quelqu'un qui leur voudrait du bien ? N'éluons pas trop vite ce questionnement.

La rencontre

La rencontre, c'est mon pain quotidien ! C'est ma richesse et ma pauvreté. Frapper à une cellule, ouvrir, me présenter, regarder la personne à qui je dis bonjour, suivi de « Monsieur » ou du prénom si je le connais, demander si je peux entrer, tendre la main si je le sens, sourire, bref, établir une relation humaine normale dans ce désert de relations humaines vraies et cette surabondance de promiscuité. Le dialogue s'engage, plus ou moins vite, plus ou moins profond selon les circonstances, selon l'état d'esprit où il est, selon l'état où je suis : ce n'est pas tous les jours le "top" pour moi non plus. Se reconnaître humain, limité, dès le départ ; mais se reconnaître hommes, s'entendre appeler par son prénom, c'est déjà exister. Le Christ a appelé, regardé, rencontré en vérité. Comme tous les autres aumôniers, je continue de faire ce qu'Il a fait.

Au fil des semaines, le dialogue engagé continue ou s'arrête. Il porte sur ce que j'estime des banalités ou il va souvent plus profond, très profond même. Les confidences reçues, les questions existentielles posées sont impressionnantes. Le travail de vérité est commencé, souvent douloureux, parfois bloqué. J'essaie d'en être le témoin et le partenaire par la présence bienveillante, le respect et la discrétion. Qui suis-je devant cet homme qui m'ouvre sa vie et son cœur ? Les rencontres de Jésus dans l'Évangile nourrissent ma méditation et inspirent ma pratique.

Les Paroles et la Parole ; le Silence

Ecouter ! Se taire : de mots, d'idées, de savoirs, de préjugés. Comme c'est difficile pour moi ! C'est pourtant la condition indispensable pour que la parole de l'autre, la parole de vérité, puisse surgir.

Et elle est étonnante, cette parole ! Elle a des accents bibliques, même si celui qui la profère n'a jamais lu la Bible. Elle a souvent la violence du cri du psalmiste ou du prophète. Elle se traduit quelquefois par les mêmes mots.

Lorsque le groupe biblique se réunit, l'animateur doit avoir bien préparé. Mais on ne sait jamais où la lecture va atteindre l'un ou l'autre : il va l'exprimer de façon spontanée et pas toujours dans les cadres prévus ! Les autres vont intervenir et le fruit produit sera abondant, mais pas forcément

celui que l'on attendait.

Dans les dialogues individuels, l'aumônier est parfois amené à témoigner explicitement de sa foi, de la foi de l'Eglise. Surtout lorsqu'elle fonde en dernier lieu la relation humaine : « Toi qui te sens abandonné de tous, après une lourde condamnation aux Assises, je viens te voir et je ne te lâcherai pas, parce que tu restes un homme, parce que je crois en un Dieu qui ne lâche personne : Il est toujours fidèle ! » Sans être prosélyte, sans amener Dieu au secours d'une faiblesse qui me désarme, il semble possible et salutaire de proposer Dieu comme présence fidèle, Jésus comme compagnon d'humanité blessée.

Les signes

Dans l'intimité de la cellule, on offre à l'aumônier de partager une friandise ou de boire un café... La communion se propose de cette façon pour commencer. Les ministres en sont les détenus. Je suis invité par eux à cette communion. Ne souriez pas : c'est vraiment de communion dont il s'agit !

Un autre contexte où ce mot est apparu de façon inattendue : Michel* m'avait raconté avec force détails ses frasques sentimentales et

sexuelles. Je n'en pouvais plus. Je lui demande à brûle-pourpoint ce qu'il cherche à travers tout cela. Il me répond : la communion. Je ne pense pas qu'il faille en sourire.

Les grands signes de l'Eglise, les sacrements, ont ici une résonance extraordinaire. La messe avec soixante personnes est un rassemblement potentiellement dangereux. Jusqu'ici, depuis cinq ans, aucun incident. C'est le seul endroit collectif où les détenus auteurs d'agression sexuelle peuvent venir sans crainte. « La messe, c'est un moment de paix », entend-on. Les surveillants eux-mêmes font le constat de ce calme qu'apporte la célébration. Le geste de paix et la communion sont des moments très importants avec la Prière Universelle qui jaillit de l'assemblée.

Célébrations intenses également que celles du baptême en détention (la nouvelle naissance, la rémission des péchés, ça parle tout seul ici !), de la confirmation, de la réconciliation. Pour ce dernier, il est célébré soit individuellement, soit collectivement le Vendredi-Saint. Pour eux, le problème n'est pas l'aveu de leurs péchés. C'est un problème de foi réellement : croire que ce que j'ai fait est pardonnable. Le ministre que je suis à

ce moment transmet le pardon de Dieu, non sans rappeler la responsabilité, à l'égard des victimes particulièrement. Ma propre foi est stimulée par la célébration de ces sacrements en détention.

La conversation

« Y a-t-il des conversions en prison ? » : cette question m'agace. Je réponds : « Et vous, êtes-vous converti ? » Silence gêné. Bien sûr, le temps de la prison peut devenir un temps de conversion. Il est temps de désert, de dépouillement, de pauvreté absolue. Il peut devenir temps de la rencontre de Dieu et du changement de vie qu'il entraîne. Mais cela est une histoire trop personnelle pour que l'on puisse comptabiliser !

Par contre, oui, je peux témoigner de l'impact de la foi dans ce moment de la vie chez un certain nombre d'hommes : ils font mon admiration et nourrissent ma prière d'action de grâce. Je ne suis pas non plus naïf sur la pérennité de leur conversion qui est comme la mienne et la

vôtre, faite de bonnes résolutions mais qui ont du mal à durer.

Et la question est terrible : la foi, le fait d'avoir rencontré Dieu réellement, sera-t-elle plus forte que les dépendances physiques ou psychologiques à la drogue, l'alcool, la pornographie, l'argent facile lorsque toutes ces tentations réapparaîtront à la sortie ? Seul Dieu libère ; Seul Dieu sauve. Je veux le croire. Mais je ne le vois pas toujours !

Autre question terrible : notre foi nous établit dans un rapport de filiation avec le Père, de fraternité avec le Christ et les hommes. Quand on n'a connu dès l'enfance que l'abandon, la violence, la maltraitance, y compris par ses père et mère, peut-on croire à un tel Dieu d'amour ? Je voudrais pouvoir répondre oui. Mais eux seuls sont habilités à vous donner leur réponse. Ce sera leur vérité à ce moment de leur histoire, même si elle n'est pas conforme au dogme entièrement. Ce sera une vérité de foi. Une foi en chemin, comme la mienne et la vôtre, je l'espère du moins.

Je suis aimée de Dieu

Par Danièle Courtois



Danièle est membre de la Communauté Mission de France. Elle fait partie de l'équipe d'Amiens. C'est elle qui a été responsable du comité de rédaction de la revue 2005 jusqu'en 2012.

C'est tout banal

Un père militant communiste et une mère institutrice bien formée à l'anticléricalisme souhaitent que leur fille soit en règle au cas où elle voudrait se marier à l'église. En pleine guerre, vite fait bien fait, ils la font baptiser. Quand elle approche de ses 10 ans, ils pensent à sa communion solennelle. Et c'est ainsi que pendant 10 ans je n'ai jamais entendu parler du Christ, ni d'aucun autre Dieu d'ailleurs, et qu'un beau jour, j'ai dû apprendre par cœur 5 chapitres à la fois de questions-réponses du catéchisme de l'époque. Mes parents étaient des gens honnêtes et vrais, nous n'avions pas l'habitude de mentir à la maison. C'est sur un terrain de droiture, vierge de tout bagage religieux, que l'apprentissage de la connaissance de

Jésus Christ s'est fait pour moi. Je suis tombée dans « l'incroyance » comme on disait alors, dès ma naissance. Les penseurs pourront avoir de grandes idées sur le sacrement de baptême reçu à deux mois et sur ses fruits. Je dis simplement que j'ai tout reçu de l'Eglise par le biais de mes aumôniers de lycée. J'avais un peu plus de 13 ans et j'étais en 4^{ème} quand j'ai fait à mon compte les promesses de mon baptême, quand j'ai chanté, sans doute faux pour la musique, mais juste pour les paroles « devant tous je m'engage-ge sur mon honneur ... je suis de tes apôtres-ôtres... » Devant tous, non pas complètement : en ce jour de fête de ma première communion, mon père n'est pas entré dans la cathédrale. Pour lui comme pour moi, son absence sonnait juste. Je lui en suis reconnaissante.

Un chemin parsemé d'embûches

Ce sont des grandes lignes d'un acte social et/ou culturel, mais qu'en était-il donc de la foi ? Impossible pour moi de m'engager dans la foi chrétienne sans y croire, impossible de m'engager à moitié. Dès le début, cette découverte a vraiment été un trésor. Ma mère aurait bien voulu que très vite j'abandonne, que j'aie « la

morale chrétienne » mais que je quitte l'Eglise qui « n'est qu'une fabrique » et elle savait me montrer tout ce qui n'allait pas dans cette fabrique. Mes aumôniers chrétiens et intelligents accueillait mes questions : « votre Maman a raison mais elle n'a pas bien compris ceci ... » et dès mes premiers pas dans la foi chrétienne, j'ai ardemment désiré partager ce trésor dans ma famille. Avec le respect qui fut toujours le nôtre. Ainsi naquit mon désir de partager ma foi avec ceux pour qui Jésus-Christ n'était pas Quelqu'un, foi qui s'est toujours nourrie dans le dialogue avec eux.

Quelle foi ? J'approchais de la trentaine; de nouveau je me suis fait démolir par un prêtre, et j'ai été touchée très profondément. Je ne sais plus rien de cet affrontement public mais je sais les larmes que j'ai versées ensuite, elles étaient accompagnées de ces mots « je ne suis pas capable de ..., je suis incapable de ..., je ne suis pas capable de ... », mais je me souviens surtout des derniers mots ceux qui ont séché mes larmes « il y a une capacité que personne, personne, jamais ne m'enlèvera, Seigneur, c'est celle d'être aimée de Toi ». Et voilà, c'est toute ma foi.

Etre aimée de Dieu

Je ne suis pas capable d'aimer avec justesse, mais je suis capable de dire « tu es aimé de Dieu ». J'ai rencontré plein de gens qui témoignaient de leur présence à la prison en s'appuyant sur le passage de l'Evangile « j'étais prisonnier et vous m'avez visité » (Mt 25,36). Pas moi. Je n'ai jamais posé un acte parce que je voyais le visage du Christ en l'autre, mais simplement parce que je voudrais que l'autre réalise qu'il est aimé du Christ. Pour son bonheur ou pour que le Nom de Dieu soit sanctifié. Les deux sans doute.

Etre aimée de Dieu, c'est le cœur de ma foi, Dieu est toujours premier, c'est peut-être un credo un peu court. Mais l'Eglise a bien tenu pour moi son rôle d'enseignante, je me suis formée (une formation continue ininterrompue !) et dans les dialogues argumentés, j'ai souffert d'entendre mes amis me dire « toi, c'est pas pareil », ils accueilleraient bien mes partages mais ils me sépareraient des autres croyants qu'ils connaissaient ou qu'ils jugeaient sans les connaître. Vivre la mission, c'est aller au dehors, c'est partir, aller vers, vivre au cœur du monde ... J'ai fait le chemin inverse, j'étais naturellement avec, j'ai dû trouver

ma place dans l'institution pour être envoyée, ne pas être un électron libre.

A qui irions-nous ?

Certains amis ont exprimé une question que j'ai trouvée importante : « Qu'est-ce que j'ai fait, moi, pour ne pas croire ? », question assez difficile à porter. Bizarrement c'est l'Ancien Testament qui m'a aidée : Yahvé s'est choisi un peuple à la nuque raide (Dt 9,13), peuple à qui Il dit : « ce n'est pas à cause de vous que j'agis de la sorte [...] Les nations sauront que je suis Yahvé quand je ferai éclater ma sainteté à votre sujet, sous leurs yeux. » (Ez 36,22-23) Notre vie en Eglise, peuple à la nuque raide, ne devrait pas avoir d'autre but que de faire éclater sa sainteté, de permettre que son nom soit sanctifié. Je n'ai jamais fait cette réponse bien sûr, mais ça m'a permis de porter la question sereinement et d'engager mes forces dans ce sens.

Et la foi ? Oserai-je dire que jamais la Parole de Dieu ne m'a été adressée autrement que par des hommes, les auteurs des livres de la Bible, les prédicateurs, les théologiens, des historiens, et tous ceux qui savent, qui disent qu'ils savent, tous bien placés dans la fabrique " dont ma mère

voulait me protéger. " Ils ont tout inventé, ils sont très intelligents, mais j'en doute quand même. Je me demande souvent si je crois au Dieu de Jésus Christ ou simplement en ceux qui m'ont parlé de Lui. Et s'ils m'avaient raconté des sornettes ? Et bien, même s'il n'y a pas de résurrection, je ne suis pas « le plus

malheureux des hommes » (1 Co 15, 19) dans la mesure où je suis cohérente. Oui je crois en la 'fabrique', c'est sûr, et en Celui qu'elle m'a annoncé ; j'espère, et je dis comme d'autres, comme beaucoup d'autres l'ont dit avant moi, « à qui irions-nous?, tu as les paroles de la vie éternelle ». (Jn 6, 68)

Ma rencontre

Par Philippe Tekkal



Il y a plusieurs années, j'ai rencontré Philippe dans un cadre professionnel ; il était responsable d'un service dans l'entreprise qui nous employait. L'amitié s'est tissée au-delà de la relation

de travail, jusqu'à évoquer la foi. Un jour où je lui faisais part de ma quête pour discerner le sillage de Jésus, il m'a confié le bouleversement intérieur majeur qui avait littéralement retourné sa vie, et l'avait conduit à entrer de plain pied dans le message des évangiles. Il fait part ici de sa « rencontre » longtemps gardée au secret de sa méditation. Marie-Christine Ser.

Je l'avoue, avant ce jour-miracle, Il ne m'avait jamais parlé. Ni dans l'isolement d'une chambre de bonne, ni dans le brouhaha d'une rame de métro. Jamais Il ne m'était apparu au beau milieu d'un carrefour déplaçant ici une voiture mal garée, ressuscitant là une vieille dame écrasée, ouvrant là-bas les quais du fleuve inondés. Pas une seule fois, Il n'avait changé l'eau plate de ma triste bouteille en vin joyeux. A aucun moment Il n'avait multiplié par cent mon seul et unique morceau de pain. Non, ici-bas, pour moi, point de miracles : les pierres étaient chères, les jardins bruyants et le ciel ô combien nuageux ! Nuageux jusqu'à ce jour où Il m'a ouvert en grand les portes de Son Évangile sans loyer pour m'offrir un Royaume où les aveugles voient, où les muets chantent, où les boiteux courent et où les morts se lèvent pour se jouer du temps, l'espace de Son éternité.

C'était un soir de l'été 1992. J'ai poussé la porte-fenêtre de mon appartement pour me rendre sur la terrasse. A peine la porte franchie, mon regard s'est aussitôt porté sur l'église d'en face qui, avec son chapeau pointu, ses yeux horloges, ses oreilles colonnettes et son nez fin posé au-dessus d'une bouche, baies ornées de chevrons horizontaux, formaient un doux visage qui m'était familier. C'est alors qu'à la place de la croix plantée sur le clocher, une boule de feu est apparue. Un feu étrange, de couleur claire mais indéfinissable, sans flammes ni fumée, vibrant et respirant, intense et si attirant que j'ai senti mon regard plonger et fondre littéralement en lui. J'ai eu ensuite la sensation de disparaître corps et biens, de n'être plus que deux yeux grands ouverts sans visage. Je ne voyais plus rien que ce feu crépitant avec tout autour une lumière éclatante qui clignotait comme les battements d'un cœur qui venait de tomber amoureux et qui occupait tout l'espace respirable possible. C'est alors que, lentement, avec une infinie douceur, j'ai été soulevé de terre. Et je me suis retrouvé suspendu dans l'espace comme hypnotisé devant ce spectacle grandiose auquel j'avais été convié sans même avoir eu à donner mon avis. J'étais plus léger que

l'air, débarrassé de tout artifice mais néanmoins comblé comme jamais encore je ne l'avais été. Je flottais dans le temps qui avait cessé de s'éparpiller pour être rassemblé et unifié dans ce seul et unique instant-là. Il n'y avait plus ni ciel, ni terre, ni pesanteur. Le silence était total, la paix royale. Je n'étais plus dans le monde, mais le monde tout entier était en moi. C'est alors que, lentement, avec une infinie douceur, j'ai été reposé à terre.

Quand j'ai repris pied, tout mon être vibrait, mes jambes flageolaient, mon cœur tambourinait si fort qu'il résonnait jusque dans ma tête. Peu à peu mon visage m'est revenu, le poids de mon corps m'a été rendu, pour ne pas vaciller je me suis appuyé contre le mur de la terrasse. Je ne saurais dire si cet événement a duré une ou quinze minutes, toujours est-il que, lorsque je suis retourné dans l'appartement, ma compagne, en me voyant tout pâle, le regard perdu, incapable d'aligner deux mots, m'a demandé ce qu'il m'arrivait. J'ai fini par reprendre mes esprits et, pour la rassurer, lui dire que j'avais été pris d'une soudaine bouffée de chaleur qui n'allait pas tarder à passer. En effet, très vite, j'ai repris des couleurs et retrouvé le timbre de ma voix.

Étrangement, après cet événement, je ne me suis posé aucune des questions que, légitimement, j'aurais dû ou pu me poser : "Que m'arrive-t-il ?" ; "Suis-je victime d'hallucinations ?" ; "Qu'est-ce que cela veut dire ?" ; "Que faire de cette rencontre ?" Curieusement, je n'ai ressenti aucune envie d'aller raconter à qui que ce soit ce qu'il venait de m'arriver. J'ai repris le cours ordinaire de ma vie ordinaire, comme si rien ne s'était passé. Il m'a semblé même après coup que cette rencontre était normale, banale, évidente et, qu'au contraire, c'était l'absence de cette rencontre qui, auparavant dans ma vie, était anormale, incroyable, inacceptable. Un peu comme si, inconsciemment, j'avais anticipé Son arrivée, ou, plus exactement, un peu comme si, consciemment, à mon insu, Il m'avait préparé à Son arrivée. Et maintenant qu'Il s'était manifesté en moi, maintenant que je n'étais plus seulement moi, ce moi tellement insuffisant à soi-même, j'étais certain que jamais plus Il ne me quitterait. Il était évident qu'Il ne m'était pas apparu d'un coup de baguette magique pour ensuite disparaître de ma vue tel un magicien qui aurait été tout heureux de l'effet de surprise produit. Non, s'Il avait bien voulu se révéler à

moi de la sorte, ici et maintenant, c'était dans un but bien déterminé, dans un dessein clair, sinon pour moi, du moins pour Lui. Et malgré la force de Son intervention, malgré la puissance de Sa démonstration, Il ne s'était pas imposé, Il s'était justifié ; je ne L'avais pas accepté, je L'avais reçu. Il n'y avait en moi aucun sentiment de fierté d'avoir été choisi pour témoin de Son existence. J'éprouvais même au contraire une sensation de grande humilité, mêlée à un sentiment d'incompréhension, de honte presque de n'avoir rien fait jusque-là pour mériter pareil honneur quand tant d'autres, matin et soir, Le prient pour obtenir de Lui sinon une apparition, du moins un signe tangible pour preuve de Son existence. J'étais simplement conscient d'être devenu en un instant Sa courroie de transmission par Sa seule et unique volonté, par Sa seule et unique grâce. Je devais n'en tirer aucune gloire ni le plus petit bénéfice. Il me fallait non pas prendre ma vie en mains pour agir en Son nom, mais Le laisser agir sous mon nom, ma vie entre Ses mains. Oui, il me fallait vivre comme avant notre rencontre pour Le laisser à nouveau Se manifester à moi de la manière qui Lui plairait, quand bon Lui semblerait.

Et Il allait Se manifester à moi encore bien des fois de manière étonnante, émouvante, bouleversante, rassurante, drôle, poétique, évidente, mais ô combien inexplicable parce que toutes à Son mystère. Et à travers la lecture des Évangiles que j'allais découvrir peu à peu, Sa parole prit tout son sens. Elle semblait pour moi non seulement aller de soi, mais plus encore couler de source.

Philippe TEKKAL

PRIERE de Philippe TEKKAL

Il est Celui qui vient
Celui qui arrive
Il est Celui qui s'avance
Celui qui s'approche
Il est Celui qui prépare
Celui qui prévient
Il est Celui qui s'annonce
Celui qui se présente
Il est Celui qui aborde
Celui qui accoste
Il est Celui qui surprend
Il est Celui qui bouscule
Celui qui ébranle
Il est Celui qui déroute
Celui qui étonne
Il est Celui qui vient toujours
Et ne cesse de venir
Il est Celui qui vient à nous
éternellement.

La Foi : se mettre en marche

Par Frédéric Ozanne



Frédéric a été ordonné prêtre de la Mission de France en 2008. Il appartient à l'équipe sud-Es-sonne et il est conseiller agricole au Centre d'économie rurale du Loiret

Octobre 1998. Messe de rentrée des étudiants à la catho de Lille. Ce n'est pas l'évènement de l'année bien sûr, ni même celui du mois. Mais il y a les affiches. Et on en parle un peu. Certains de l'école vont animer musicalement la célébration. Il y a un apéro après. Bref, nous y allons avec quelques copains. Le texte d'Évangile de ce jour-là (Marc 10, 46-52) situe Jésus quittant le village de Jéricho alors que l'aveugle Bartimée le hèle depuis le bord du chemin réclamant la guérison. La fin du passage indique que le « miraculé » se met debout et suit Jésus. Notre aumônier, Raphaël, dit dans son homélie que nous sommes cette main du Christ qui relève l'homme.

Là où j'ai grandi, dans ma famille et en campagne, Dieu est très loin du quotidien. On

parle parfois de lui bien sûr. A la Toussaint principalement. Enfin, surtout les femmes. Et puis j'ai « fait ma communion » comme on dit. Mais il n'y a pas besoin d'avoir la foi pour ça. Je suis arrivé à Lille en bon indifférent. Et pas malheureux pour autant.

C'est ici que cette expression « nous sommes cette main du Christ qui relève l'homme » m'a percuté. Pas à la Claudel mais quand même, je suis resté perplexe. Qu'y a-t-il eu d'autre autour de cette phrase pour me surprendre à ce point ? Je le sais bien sûr. Mais je ne m'en souviens plus. Un peu comme les rencontres entre amis, on ne se souvient plus des paroles échangées, seulement de la joie des retrouvailles. A certains moments, les mots n'ont pas de valeur. Seul compte le fait d'être ensemble. De cette soirée de rentrée, je ne me souviens plus que de la germination en moi de cette question : mais au fait, c'est quoi être chrétien ?

Pas de vision ni de grande révélation. Juste le récit de cette rencontre, avec cette phrase de l'homélie de Raphaël. Mais c'est cette soirée qui a été un élément déclencheur. C'est à partir de là que la question m'a poussé à la recherche. Sans

me donner vraiment de réponse, elle m'a fait rencontrer bien des personnes que je n'aurais jamais croisées, elle m'a même fait faire un détour par la Chine avant de poser un choix radical de vie, devenir prêtre de la Mission de France. D'une certaine manière, pendant ce premier temps de recherche, j'ai entendu cette parole d'Isaïe : « Tu comptes beaucoup à mes yeux, tu as du prix. Et moi je t'aime » (Is 43, 4). Et puis un peu après, cette parole reçue par Abraham : « Pars de ton pays... va vers le pays que je te ferai voir » (Gn 12, 1). Ces mots, je les ai entendus « d'une certaine manière », parce que, là encore, je ne m'en souviens plus. Du coup, je n'ai pas mes propres mots. Mais ça s'est passé en vivant ce temps. Je le sais. Et ça s'est progressivement inscrit en moi pour devenir une marque indélébile.

Au fil du temps, cette marque gravée m'a permis de mettre en scène quatre fondements.

La confiance en la parole reçue un jour. Il me semble que la foi n'est tenable qu'en référence à des éléments fondateurs. Il y a eu pour moi cette marque. Je l'ai davantage compris avec

mon accident de voiture l'été dernier, un accident plutôt sérieux. L'instant de quelques secondes j'ai pensé que ça allait s'arrêter. Tout. Mais je n'avais pas peur. Grâce à cette marque peut-être. En tout cas l'instant de quelques secondes, j'ai été libre, sans peur. Libre de tout. La liberté est donc possible, puisque je crois l'avoir vécue. Sans doute une nouvelle marque gravée au burin. La confiance en ces références est importante pour avancer, comme si ce passé était fenêtre sur l'avenir.

Car Dieu est rare. C'est pour moi une évidence. Si rare qu'on pourrait le dire absent. Un peu comme dans un repas de famille où le grand-père vient de mourir. Personne ne prend la place qu'il a tenue pendant tant d'années. On ne va pas jusqu'à mettre son couvert, mais le vide prend de la place. L'absence crève les yeux. Et d'une certaine manière, c'est cette absence qui manifeste la présence. Je trouve que c'est pareil pour Dieu. Il est si absent, la place est tellement vide que ça crée un appel d'air qui me pousse à le chercher, à chercher la rencontre.

Et vouloir rencontrer Dieu, c'est en quelque sorte

chercher à l'aimer... comme une réponse à son propre amour pour nous. Là il faut être clair, il n'y a pas une multitude d'amours. Il n'y a pas d'un côté l'amour de Dieu et d'un autre, l'amour des hommes ; amour divin ou amour humain. Aimer Dieu, c'est aimer l'autre. Aimer l'autre, c'est aimer l'Autre. Et cela depuis ces mots que beaucoup connaissent par cœur : « A chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » Mt 25. Non pas que Dieu soit dans le petit au point que ce petit n'existe plus. Mais simplement parce que c'est la même chose. Rencontrer Dieu, c'est donc d'une certaine manière rencontrer l'autre. Là, ça se corse un peu, car il y a mon impatience, mes agacements et tout le toutim... Rencontrer l'autre n'est pas si simple. Qui l'affirmerait ? Mais quand même, il y a un cap. Quand je dis ça aux étudiants d'Evry, certains me disent que l'on peut aussi rencontrer Dieu dans la prière. Ils ont raison. Sans doute y a-t-il une résonance entre la prière et la rencontre des hommes. Les deux doivent être indissociables.

Cet amour ne peut se garder pour soi. Abraham l'a entendu très bien. Cet amour est même déroutant, il mène nécessairement ailleurs. Certains appellent

ça la mission. Et la mission est visitation. Dans la rencontre des deux femmes enceintes¹, Marie et Elisabeth, on ne sait plus si c'est Elisabeth qui révèle à Marie qui est l'enfant qu'elle porte ou si c'est Marie, par sa visite, qui révèle à Elisabeth qui est Dieu. A vrai dire, on ne sait plus qui est qui pour qui. Un ami la nomme d'ailleurs Marie-Elisabeth.

Est-ce moi, le prêtre, qui apporte Dieu à l'autre ? Ou est-ce l'autre qui me le révèle ? Je ne suis pas sûr que la réponse soit même intéressante. Importe seulement de se mettre debout comme Bartimée, en marche, et d'aller « visiter » ... Il y a sur le chemin cette vérité qui rend libre. C'est ma foi aujourd'hui.

1. Lc 1, 39ss : La visitation

Croire dans un monde sans Dieu

Par Claude Sirvent



Claude a été ordonné diacre de la Mission de France en juin 2012. Il est en équipe à Gennevilliers et travaille à la police nationale.

Esquisse théologique d'« Homme parmi les hommes, en Jésus, Dieu, dans son amour infini, est venu rejoindre et endosser notre humanité pour nous apprendre à croire et à aimer . »¹

Introduction

Le temps n'est pas à l'amour du prochain. Pourtant, certains ont tout en abondance. Ils ne manquent de rien, ils peuvent offrir, donner. Ils rencontrent beaucoup de gens facilement. Mais un mal-être persistant les assaille fréquemment. La joie s'est enfuie de leurs rencontres, où l'amour, l'amitié, voire la simple camaraderie, sont rares. Les biens qu'ils possèdent ne

1. Roselyne Dupont-Roc, "Venu dans la chair", Prions en Eglise, n° 313, 01/2013, p.61.

les rendent pas plus généreux, ce serait plutôt le contraire. Ils sont bien soignés, bien nourris, mais tombent facilement dans la hantise de la maladie et la phobie alimentaire. Leurs revenus leurs paraissent toujours insuffisants et leurs relations humaines, toujours bavardes et pauvres en contenu, fond qu'ils demeurent foncièrement insatisfaits. Poussés à la fois par le désir de tout consommer et par la peur de manquer, ils s'agitent beaucoup. Pour d'autres, c'est le désespoir. Ils n'ont plus de travail, vivent des fins de mois difficiles, voire sont expulsés de leur logement quand ce n'est pas du territoire.

Les piliers de la société civile que nous croyions solides comme du roc, nous apparaissent aujourd'hui comme des colonnes perpétuellement branlantes, prêtes à s'écrouler. La famille, le travail, la vie sociale, le langage, la sexualité, la politique, la religion, l'éducation, toutes les formes que prend le vivre ensemble, tremblent sur leurs bases. Et... nul « Dieu » n'est là, semble-t-il, pour apaiser, pour rassurer les humains solitaires, en proie à leurs angoisses. Un mal-être latent mais distraitemment vécu est cette peur de vivre. Alors, lentement, l'homme va s'emparer de

la première place et renverser « Dieu » jusqu'au Christ même. Alors, la parole du Christ peut-elle prendre toutes ces peurs et les remodeler en de l'amour qui donne ?

Avant de tenter de répondre à cette interrogations, je voudrais évoquer ce drame atroce de l'histoire qu'est la rafle du Vel'd'HIV dont la cérémonie du souvenir se tient officiellement chaque année et à laquelle je me fais un devoir d'assister en tant que représentant de la République. Je me surprends toujours, à la lecture du déroulement de l'horreur, à scruter le ciel qui me renvoie en écho les paroles de cette très belle hymne de Michel Scouarnec : « Pourquoi fixer le ciel ? Pourquoi pleurer sa mort ? Pourquoi pleurer ? Je sais qu'il est vivant. Il est vivant. Sa tombe est vide, le ciel est vide. Mais notre cœur est plein de Lui, Dieu vivant. ...Mais nos chemins mènent vers Lui, Dieu vivant. »

Néanmoins, où donc était-Il ? Question que s'est posé l'écrivain juif Elie Wiesel à Auschwitz « Où donc est Dieu ? ... Où il est ? » avec pour réponse « Le voici – il est pendu ici, à cette potence... »² s'agissant de la pendaison d'un petit

2. Elie Wiesel, *La nuit*, Paris, Les éditions de Minuit, 1958, p.102-103.

garçon juif, tel le Christ en Croix. Mais d'abord qui est le Christ ? Celui encore possible pour nous ?

Le Christ est amour.

Des questions bien légitimes qui agitent l'homme moderne et qui appellent une réflexion, en se servant de sa raison mais en revendiquant le droit de formuler les vérités de sa foi, car rien ne s'oppose à ce que la modernité soit interrogée par la foi et à ce que la raison cède la place au choix qui engage. Tout d'abord, il n'est pas inutile d'entendre ce que dit l'Évangile dans le dialogue avec ces interrogations contemporaines où « Dieu » s'est donné à voir, à toucher, à entendre....dans le commun cheminement des hommes.

Dans Matthieu 22, 36-40, le Christ donne un centre à sa parole. À la question d'un pharisien : « Quel est le plus grand commandement de la loi ? », Jésus répond : « Tu aimeras le seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée ». C'est le premier et le plus grand commandement. Et voici le second,

qui lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». C'est bien cela qui est révolutionnaire dans la parole de Jésus : définir le lien à Dieu, comme lien d'amour et le lien à l'autre comme égal en importance et identique au lien à Dieu. Seulement, croire en Dieu comme on y croyait au temps du Christ, immergé dans un monde sacré, n'est plus aussi praticable aujourd'hui. Croire en un « Dieu » qui continuellement nous aime et nous pardonne peut nous faire sourire. Cependant, l'Amour, lui, a toujours un avenir. Le don et le partage demeurent toujours à vivre, et avec combien plus d'intensité qu'actuellement.

Cet Amour, le Christ le déploie de toutes les façons possibles. L'Évangile nous présente souvent Jésus en situation d'invité. Il accepte l'invitation des pécheurs autant que des chefs religieux, des pauvres autant que des riches. Il s'invite chez Zachée, s'assoit à la table de Matthieu et de ses amis, peu recommandables aux yeux des Phariséens. Quand il se met à table, il ne craint pas le voisinage ou la compagnie des collecteurs d'impôts, de la femme pécheresse. L'Évangile le présente comme celui qui invite des disciples à

le suivre pour constituer sa communauté de table : une communauté fraternelle de pécheurs pardonnés. Une communauté de témoins, d'envoyés en mission pour annoncer l'Évangile à tous. Quand il parle de l'invitation au festin du Royaume de Dieu, il recommande d'inviter de façon prioritaire les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles, tous ceux qui n'ont pas de quoi rendre l'invitation et qui, étant donné leur état, leur situation sociale, sont exclus à jamais de toute invitation. Oui, l'Évangile est déroutant car c'est le Christ qui est venu, porteur d'un commandement radical que nul n'attendait et plus fort que dix armées. La puissance de son verbe a redessiné l'horizon du monde et dit la loi nouvelle pour l'humanité.

« Dieu » n'est pas ce qu'on croit.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Le Christ a-t-il encore sa place ? – lorsque la religion cesse d'avoir le monopole du sens et ne constitue plus qu'une référence parmi d'autres quand il s'agit de choix éthiques (sexualité, avortement, divorce, mariage pour tous, etc.) – lorsque chacun entend vivre pour son propre compte. La sécularisation

a atteint les chrétiens de plein fouet. La crise de la foi apparaît quand situer Dieu ne va pas de soi dans cet univers impersonnel, dans cet univers où notre personnalité se construit et où notre liberté est révélée à elle-même et s'accomplit. Ce que rejette la sécularisation, c'est l'idée de « Dieu » servant d'argument à la mainmise d'une religion sur les activités humaines. Cependant, il s'agit de désigner ce à quoi tend en chaque homme la source mystérieuse d'où lui vient de l'intérieur de lui-même et cependant d'au-delà de lui la tension constante vers le perfectionnement de toutes ses entreprises : autrement dit, le mystère d'amour qui anime toute existence humaine – un mot qui fait signe et qui reste ouvert devant l'interrogation que pose ce mystère. A partir de ce mot « Amour », il s'agit peut-être de rendre à nouveau audible aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui ce qui s'est dit d'un « Dieu » bien particulier à travers l'existence de l'Homme de Nazareth pour en balbutier quelque chose qui permette de l'entrevoir et pour prendre le chemin qu'Il a pris pour se dire : épouser la condition humaine, vivre en homme.

Si l'on nous demandait abruptement : qu'est-ce qui peut améliorer le sort de l'humanité ?, nous ne répondrions certainement pas : que l'humanité se repente de ses péchés, croie à la résurrection du Christ, à la venue du Royaume et à la résurrection de la chair. Ou encore : que Dieu nous pardonne et nous protège, pauvres pécheurs que nous sommes. Ou même : que nous nous décidions enfin à aimer Dieu autant que notre prochain comme nous-mêmes. Aujourd'hui, s'agissant de notre « salut », nous citerions très certainement les grandes découvertes médicales et les vaccins qui sauvent des vies et les prolongent. Le prochain grand homme de la science, c'est peut-être celui qui trouvera le vaccin que nous espérons tous : celui qui protégera l'humanité du sida.

Dieu est entré en fraternité dans le monde³

Mais l'amour du prochain ne saurait se résumer à un engagement politique, à une découverte médicale ou à une mission humanitaire. Le Christ a guéri, opéré des miracles qui doivent être interprétés, médités. Ce qu'il tente avec

tout un chacun, de la plus charmante des jeunes filles (Marthe) au pire assassin (le larron sur la croix), c'est le pari de l'amour radical. Jésus a été l'homme le plus libre qui soit, en donnant sa vie sur la Croix, jusqu'au bout par amour pour Dieu, son Père, et par amour pour nous. Il n'est pas possible d'imaginer solidarité plus totale, plus grand amour.

Par le langage de la Croix, Dieu a exprimé sa pleine solidarité avec l'ici-bas. Il est « Dieu par nous », partageant la condition temporelle de l'homme jusque dans la mort. En entrant dans l'histoire, Dieu fait corps avec elle. Sa manière de s'impliquer dans ce qui se passe annonce le triomphe de la vie sur la mort, d'un avenir possible sur le néant. Le néant est anéanti par le fait que le Crucifié, dans sa mort, le prend en lui. Dieu annonce ainsi la mort de la mort. Et le langage de la Croix offre une nouvelle possibilité de dire Dieu. C'est dans la figure de Jésus de Nazareth, prenant sur lui la condition humaine, que Dieu manifeste son véritable usage. En prenant parti pour l'homme, en devenant homme, il se révèle totalement engagé dans le scandale de

3. Christian DE CHERGE, *L'Autre que nous attendons*, Les Cahiers de Tibhirine, Homélie du Jeudi Saint 13 avril 1995, Montjoyer, Editions Abbaye d'Aiguebelle, 2006, p.455.

l'existence humaine. Jésus-Christ est donc pour l'homme l'unique chemin vers lui-même, vers Dieu. Le retour du Crucifié comme lieu théologique unique est l'un des traits caractéristiques de ces dernières années. Le Crucifié devient la clé pour comprendre le mystère du monde. Il se tient aux côtés des opprimés ne cessant de fuir le camp des vainqueurs. Il introduit la gloire, la compréhension de l'être profond de Dieu. Ainsi être chrétien ne signifie plus « être religieux » mais « être homme », et la foi est la participation au projet de Dieu pour le monde. Cet amour du prochain, est ainsi le seul chemin vers Dieu. Pour qui cherche le visage de Dieu, la quête ne peut se faire hors de la terre. Oui, l'amour qu'on porte à Dieu n'a pas d'autre lieu où s'investir humainement que l'amour des humains pour qu'ils puissent vivre plus humains. Car, après tout, c'est bien cela qu'il a fait lui-même, le Dieu qui s'est donné à lire dans les faits et gestes du Nazaréen. Ce qui signifie donc aussi que l'amour que n'importe qui porte à son prochain est transparence de l'amour de Dieu. Qu'on le professe ou non.

Le Verbe s'est fait frère⁴.

Pour rencontrer Dieu, nous ne disposons donc que de la réalité la plus concrète de notre vie humaine. Là s'ouvre un itinéraire : l'autre, les autres, proches ou lointains, avec lesquels nous vivons et cet autre est le chemin vers Dieu. Cela s'appelle l'aimer. Cela va loin ! –vivre les uns pour les autres – vivre et s'il le faut « mourir ». La dernière consigne du Christ n'est pas d'aimer Dieu pour Dieu, mais d'aimer le frère : aimer l'homme pour être sûr de ne pas manquer Dieu. Ne faut-il pas alors, comme le suggère Pierre Claverie, « prendre sa vie à bras-le corps, telle qu'elle est, pour essayer de lui donner un sens et une fécondité ; autrement dit, de tout transformer en amour, tout transformer en don de la vie ou en communication de l'amour ou en libération de l'amour » ? Il ne s'agit pas de fermer les yeux devant les drames, les atrocités, les violences de notre monde, mais plutôt de les ouvrir pour scruter au cœur même des événements toutes les démarches de réconciliation, tous les efforts de solidarité, tous les germes d'amour.

4. Christian DE CHERGE, *L'Autre que nous attendons*, Les Cahiers de Tibhirine, Homélie du Jeudi Saint 13 avril 1995, Montjoyer, Editions Abbaye d'Aiguebelle, 2006, p.455.

La vie , lieu de la foi chrétienne.

Ainsi, la foi n'est pas une déclaration. La foi n'est pas un savoir, un rituel, un programme politique, un système de pensée. La foi est l'expérience de l'Amour. C'est un genou qui se plie devant l'être aimé, une main qui lave ses pieds, un parfum qui se verse sur sa tête. C'est l'expérience de la confiance en l'autre, celle qui libère progressivement de la peur de l'autre et qui permet de tenter une nouvelle expérience, puis une autre, et ainsi de suite... de faire, à travers l'autre, l'expérience d'une libération, celle à l'égard de soi-même et à l'égard d'autrui. Au fond, c'est l'expérience qui donne la foi, et pas le contraire : l'expérience du possible, celle de l'amour qui permet d'aller toujours plus loin, d'aller vers l'autre, de naître à l'autre et de devenir autre, d'aller à Dieu. Toute la foi chrétienne se résume dans l'amour, car Dieu est amour et l'amour est cette unique clef avec laquelle des réponses peuvent être trouvées aux grandes questions : Pourquoi le monde ? Pourquoi l'incarnation, cette folie incroyable ? Pourquoi la Croix ? Pourquoi le mal ? Pourquoi Auschwitz ?

Alors l'humanité, au point où elle en est, ne peut entendre qu'un seul appel. C'est un appel à la grandeur, à la dignité, à la liberté et à l'Amour. Bien sûr, tous ces mots sont équivoques mais ce ne sont pas ces mots qui sont la clé de notre destin, c'est cette transformation radicale de nous-mêmes passant de l'être préfabriqué que nous sommes, selon notre naissance charnelle, à un être tout neuf dans la lumière du Christ. Mais encore faut-il rencontrer cette Présence ! Si on ne la rencontre pas, rien ne peut se passer. Et là-dessus, nous pouvons trouver une espèce d'accord unanime : là où il y a le sens de la vérité humaine, là où le mépris n'est pas toléré, là où l'homme prend conscience qu'il n'est pas une chose, mais qu'il y a en lui une part inviolable, nous avons un départ, le seul départ réel, authentique, pour une rencontre avec le Dieu vivant.

Communiquer « Dieu »

Nous savons à la Mission de France combien il est important de porter une théologie du travail et d'en discerner les enjeux christologiques.

Dieu ne peut se trouver que là où l'homme se trouve et Il est engagé jusqu'à la mort avec nous-mêmes, avec les autres et avec tout notre univers dans lequel nous sommes plongés. Alors, l'homme n'est l'homme authentique que dans la mesure où il vit de la Présence de cet Autre.

Prêtre au travail, pour le dire avec les mots d'un poète indien, n'est pas essentiellement : « ... Sors de tes méditations et laisse de côté tes fleurs et ton encens ! ... Va Le rejoindre et tiens-toi près de Lui dans le labeur et la sueur de ton front. »⁵ mais ouvre peut-être une compréhension différente de l'Eucharistie et pour le dire autrement, avec les mots de Dom Helder Camara : « ... Le Christ eucharistique dans la boue. Mais le Christ vit tous les jours dans la boue... Le meilleur de la communion au corps du Christ dans l'Eucharistie serait qu'elle nous ouvre les yeux sur les pauvres et nous aide à reconnaître l'Eucharistie des pauvres, des opprimés, de ceux qui souffrent.⁶ » Aussi, le mystère de Sa Présence n'est-il pas cette perception dans les hommes avec lesquels nous sommes en relation d'une vie divine en attente et qu'il est de notre vocation de faire fructifier, pour communiquer un horizon possible, un sens nouveau.

5. Rabindranath TAGORE, *L'Offrande lyrique*, Paris, NRF Poésie-Gallimard, 1975, p.39.

6. Dom Helder Camara, *Les conversions d'un évêque*, Paris, L'Harmattan, 2002, p.145.

7. Benoît XVI, Encyclique "Dieu est amour", n°31.

Conclusion

On débouche alors sur le vaste chantier de la vie concrète ou chacun va chercher sa place parmi l'immense foule humaine pour faire advenir ce qu'il croit au-travers de tous les domaines que l'homme construit ou redresse : travail, politique, économie, culture, religion. Rien de ce qui est humain ne peut-être étranger à l'inspiration de l'Évangile, même si l'action de « Dieu » dans le monde n'est pas soumise à la connaissance de l'Évangile. Mais ceux qui ont été touchés par la réussite de la vie de Jésus et qui y adhèrent explicitement ont un rôle à jouer dans cette reconnaissance de la présence de « Dieu » dans l'histoire. A eux d'assumer la consigne qui fait leur identité et où se résume toute la mise en œuvre du salut : « Aimez-vous les uns les autres, c'est à ce signe qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples ». Alors croire devient une démarche, une mise en relation, un compagnonnage et le chrétien sait «..que Dieu est amour et qu'il se rend présent précisément dans les moments où rien d'autre n'est fait sinon qu'aimer »⁷.

Viens au secours de "ma non-foi" !

Par Malou Le Bars



Malou est bibliste,
membre de l'équipe
Mission de France de
Basse-Bretagne.

Marc 9, 14-29

14 Venant vers les disciples, ils [Jésus, Pierre, Jacques et Jean] virent une grande foule autour d'eux, et des scribes discutaient avec eux.

15 Et aussitôt, toute la foule, l'apercevant, fut remuée et, accourant vers lui, ils le saluaient.

16 Et il les interrogea : « De quoi discutez-vous avec eux ? »

17 Et quelqu'un de la foule lui répondit : « Maître, j'ai apporté mon fils auprès de toi ; il a un esprit non-parlant. 18 Et, n'importe où, s'il s'empare de lui, il le jette à terre, et il écume et grince des dents, et il se dessèche. J'ai demandé à tes disciples de l'expulser, et ils n'en eurent pas la force. »

19 Leur répondant, il dit : « O génération sans foi, jusques à quand serai-je auprès de vous ? Jusques à quand vous supporterai-je ? Portez-le près de moi. »

20 Et ils le portèrent auprès de lui.

Et aussitôt, le voyant, l'esprit le secoua violemment. Tombant à terre, il se roulait en écumant.

21 Et il interrogea son père : « Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il ? »

Il répondit : « Depuis l'enfance.

22 Et souvent aussi, il l'a jeté dans le feu et dans l'eau pour le faire périr. Mais si tu peux quelque chose, viens à notre secours, par pitié pour nous. »

23 Jésus lui dit : « Si tu peux ... tout est possible pour celui qui croit. »

24 Aussitôt, le père de l'enfant dit en criant : « Je crois ; viens au secours de ma non-foi. »

25 Voyant la foule accourir, tous ensemble, Jésus menaça l'esprit impur en lui disant : « Esprit non-parlant et sourd, je te l'ordonne, sors de lui, et n'entre plus en lui. »

26 Et, criant et s'agitant beaucoup, il sortit ; et il devint comme mort, de sorte que beaucoup le dirent mort.

27 Mais Jésus, prenant sa main, le réveilla et il se tint debout.

28 Et comme il entra dans une maison, ses disciples lui demandaient en particulier : « Pourquoi n'avons-nous pas pu le jeter dehors ? »

29 Et il dit : « Ce genre-là, rien ne peut le faire sortir, si ce n'est dans la prière. »

Les titres donnés à ce passage, classé dans les récits de miracles, varient selon les éditions de la Bible : Guérison d'un enfant possédé, Guérison d'un homme ayant un esprit muet, Le démoniaque épileptique, Jésus guérit un enfant tourmenté par un esprit mauvais, Guérison d'un démoniaque, Le fils muet. Cette diversité de titres est intéressante en ce qu'elle laisse entrevoir une situation pour le moins confuse !

Le contexte de ce récit

Ce récit s'intercale entre deux épisodes, celui de la Transfiguration, suivi d'une première annonce de la Passion, et celui de l'initiation des disciples à la mort du Fils de l'homme. Dans le premier épisode, c'est « le Fils bien-aimé » qu'une voix vient révéler aux trois disciples Pierre, Jacques et Jean que Jésus a emmenés avec lui sur la montagne. Dans le deuxième épisode, c'est la parole annonçant la mise à mort du Fils de l'Homme que les disciples ne peuvent pas entendre. Et entre les deux passages, il y a ce récit qui raconte comment un fils d'humain, issu d'une « généra-

tion incrédule », se met debout, après avoir été éveillé par Jésus. Cette place du récit nous permet d'envisager que le « Fils bien-aimé » vient à la rencontre de cette foule pour annoncer sa mort et éveiller un corps de cette « génération sans foi ».

Les étapes du récit

Si l'on regarde de près l'organisation du récit, en nous attachant aux personnages, on peut repérer cinq étapes :

Au début (v. 14-15), la situation se révèle plutôt confuse : il y a un attroupement autour des disciples discutant avec des scribes. L'arrivée de Jésus avec ses trois compagnons vient bouleverser la foule : on pourrait s'en étonner, se demander ce qui les chamboule tant chez Jésus ! La question de Jésus sur la nature de la discussion introduit dans le champ d'une parole autre.

On sort ensuite de la confusion, la parole s'installe (v. 17-19) : quelqu'un, du milieu de la foule, s'adresse à Jésus, en l'appelant « Maître » ; il se présente comme le père d'un possédé muet et il décrit les symptômes de cette possession ; en quête d'un exorciste, il s'est tourné vers les disciples de Jésus qui n'ont pas réussi à chasser l'esprit. Jésus

répond par une interpellation qui met en cause toute la génération et donne l'ordre de lui amener l'enfant.

On découvre alors (v. 20-24) l'enfant auprès de Jésus, aux prises avec l'esprit qui le fait se rouler à terre. C'est le temps où l'histoire de cette « maladie » est racontée. Interrogé par Jésus, le père décrit cette vie menacée, exposée depuis le début à la violence, et il en appelle à la miséricorde pour lui et son enfant. Cette partie s'achève sur le dialogue entre Jésus et le père sur la question de la foi. Les versets suivants racontent l'expulsion de l'esprit et la (re)naissance de l'enfant. Quand la foule accourt, Jésus, avec autorité, ordonne à l'esprit impur de sortir. L'expulsion est violente pour l'enfant dont le corps, secoué, est laissé pour mort. Jésus le prend par la main, le réveille et il se lève. La finale (v. 28-29) présente un autre espace, une maison où Jésus et ses disciples dialoguent sur ce qui s'est passé. Jésus les ouvre à la force de la prière.

Le cas du fils : de quoi souffre-t-il ?

L'enfant est malade. Il est un objet de curiosité pour la foule, comme une chose bizarre, une ano-

malie. On discute de son cas !

Le père cherche un guérisseur, un thaumaturge pour guérir son fils, pour opérer un miracle, une transformation extraordinaire. Pour cela, il s'est déplacé vers Jésus ; il ne doute pas de son pouvoir (pourtant, plus loin dans le récit, l'expression « si tu peux quelque chose » semble faire planer un doute). En l'absence de Jésus, il a estimé que les disciples auraient cette compétence, mais ceux-ci ont échoué.

La présence de Jésus vient remuer et dénouer ce cercle fermé de discussion inefficace : quelqu'un sort de la foule, il va parler à Jésus de son fils. Nous apprenons que, pour le père, la pathologie de l'enfant, c'est avoir « un esprit non-parlant », qui s'empare de son corps et le jette à terre ; l'enfant a la parole bloquée, il ne peut que grincer des dents, écumer et se dessécher.

Pris en compte dans l'échange de parole entre Jésus et le père, l'enfant est révélé comme un corps qui souffre d'inadaptation à la parole et à la relation au monde qui l'entoure.

Un problème de génération sans foi

Nous sommes surpris qu'à ce moment du récit,

quand le père a parlé de la possession de son fils, Jésus englobe tous les témoins sous l'interpellation : « O génération sans foi ; jusques à quand serai-je auprès de vous, jusques à quand vous supporterai-je ? »

Ce diagnostic posé par Jésus vaut pour toute la génération et pas seulement pour l'enfant dont le mal révèle ce qui atteint tout le monde : la non-foi !

Porté en présence de Jésus, le corps de l'enfant tourmenté par l'esprit est pris d'agitation violente. Quand Jésus pose la question de l'origine de la « maladie », le père dit c'est « depuis l'enfance » (v.21) et il précise que l'esprit a souvent mis en péril la vie de son fils par le feu et l'eau, et pourtant l'enfant résiste à ses tentatives de destruction !

Cette maladie qui affecte tous les humains dès leur venue au monde, apparaît comme un défaut d'articulation entre le corps et la parole ; elle menace la vie sans la faire disparaître complètement. Voilà bien une humanité toujours malade (les crises sont répétitives), et pourtant toujours vivante. Mais de quelle vie ?

Le chemin de foi du père, le chemin de la prière

Le récit déplace notre attention de la difficulté

à parler du fils à la difficulté de croire du père. Celui-ci, par la prière qu'il adresse à Jésus : « Si tu peux quelque chose, viens à notre secours par pitié pour nous. » (v. 22), prend ce chemin qui va être celui de sa propre transformation. Il appelle au secours, pas seulement pour son enfant, mais pour lui-même aussi, alors qu'au début, il semblait à distance de la souffrance de son fils. Ce qui est en souffrance pour le père et le fils, c'est le lien de filiation.

Sa foi dans le pouvoir de Jésus n'est pas totale : « si tu peux ... ». Jésus reprend cette expression pour opposer à cette logique de la puissance, le chemin du possible par la foi « tout est possible pour celui qui croit ». Aucun pouvoir ne peut se substituer à la foi. Le remède à cette maladie, c'est la foi, puisque c'est l'absence de foi qui maintient dans la situation de ne pas être « bien-né ». C'est lui, le père, qui doit s'ouvrir à la foi : la transformation du fils passe par celle du père.

La réaction instantanée du père, c'est de demander la foi, il crie sa prière comme l'enfant criera quand l'esprit sera expulsé (v. 26) : « Je crois ! Viens au secours de ma non-foi ! » C'est à la fois le cri du cœur et de tout son corps. Quelque chose était enfoui en lui qui n'arrivait pas à se dire ; n'est-ce pas la venue à la parole d'un désir

de croire ? Le cri exprime quelque chose de paradoxal pour notre logique habituelle ! Soit il croit, soit il ne croit pas !

Comment peut-il croire, être dans la foi et, dans le même temps, demander à Jésus de venir au secours de sa non-foi ? Il importe de traduire par non-foi ou absence de foi, plutôt que par manque de foi qui tendrait à vouloir dire que le père n'a pas assez de foi, que c'est une question de quantité de foi. Et si croire était un cri, un appel ? Si c'était précisément implorer secours pour l'impossibilité de croire ? La foi n'apparaît pas comme quelque chose que l'on possède, mais comme le désir et l'acceptation de ce qui ne peut être que reçu. C'est l'ouverture en permanence à celui qui est à l'origine de la foi. C'est ce que le texte appelle la prière. Elle ne vient pas s'ajouter à la foi, elle est un des noms de la foi.

L'expulsion de l'esprit

Elle a lieu juste après la confession de foi et de non-foi du père.

En présence de la foule, Jésus menace « l'esprit impur » (v. 25) : « Esprit sourd et muet, je te l'ordonne, sors de cet enfant et n'y rentre plus ! »

Au début du récit, le père décrivait les symptômes

de la possession de son fils par « un esprit non-parlant ». Nous apprenons maintenant que cet esprit qualifié d'impur par le narrateur, est sourd et non-parlant pour Jésus. Il est sourd, mais il obéit à l'injonction de Jésus ; il est muet, mais il crie ! Il est impur, il envahit un corps où il n'a pas sa place. Ce qui est impur, c'est ce qui entraîne la confusion ; on ne sait plus parfois s'il est parlé de l'esprit ou de l'enfant. Mais, c'est aussi ce qui fait bloc, comme la masse compacte de la foule – Jésus attend qu'elle soit là, pour chasser l'esprit. La possession par un esprit, c'est du remplissage, c'est ce qu'il y a en trop. Le trop-plein est du côté de la force et c'est ce qui bloque la communication. Jésus dénonce la surdité de l'esprit : le manque de « vide », d'ouverture à la parole, le refus de l'entendre. C'est cela qui obstrue l'accès à la parole.

La sortie de l'esprit laisse l'enfant pour mort aux yeux de la plupart des témoins. Le remède serait-il pire que le mal ? Il faut une autre intervention de Jésus pour le réveiller en le touchant au corps. Le relèvement de l'enfant par Jésus le fait accéder à la vie « debout », après un passage par la mort à une vie qui n'en était pas une, mais plutôt une survie « malmenée ».

Tout est possible à celui qui croit

Nous avons vu que ce qui arrive au père et à l'enfant est une manière de représenter ce qu'il en est de tout humain, situé dans la génération, quand il est dans la non-foi. La maladie de l'enfant révèle ce qui ne va pas et ne se voit pas chez les humains : une difficulté extrême à parler en vérité, à se donner à l'autre dans sa parole. Nous sommes tellement souvent dans la non-parole, c'est-à-dire le bavardage, la discussion/dispute. Nous sentons bien ce tiraillement continu entre la vie et la mort.

Pour le Fils de l'Homme, la possession du corps par un esprit de mort est ce pour quoi, précisément, il est venu planter sa tente chez nous, les humains, pour nous faire passer de la mort à la vie. Tout relèvement d'un fils d'homme, sorti de la génération incrédule, n'est-il pas à concevoir comme prémices de la Résurrection ?

Celui qui vient trouver Jésus, le père de l'enfant possédé, ne peut pas le faire « naître d'en-haut ». Il découvre que ce qui prime, ce n'est pas tant la « réparation » de ce corps qui se débat ici-bas que l'accueil/reconnaissance de la foi. Le père et le garçon sont à considérer ensemble, l'un porte le désir

de salut, l'autre est le corps auquel il tient et qui n'a pas les traits qui peuvent le combler.

La foi est donc la marque première, le travail auquel nous, les humains, sommes conviés et suscités par la venue du « Fils bien-aimé », la foi de celui qui implore miséricorde pour que le Fils vienne au secours de sa non-foi. Ce n'est donc pas d'abord le fruit d'une décision déterminée qu'aurait à prendre l'humain, mais c'est de se laisser libérer, vider de toute prétention de puissance pour laisser la place à l'Esprit de vie du Ressuscité, pour se couler dans la prière dont seul l'unique Fils bien-aimé est capable.

Lorsque foi, ouverture de l'homme et prière du Fils se rejoignent, alors il est possible que le corps qui nous convient vraiment, celui d'un fils ressuscité, advienne dans ce monde-ci. L'une des tâches essentielles des disciples est d'en être témoins.

La maison, un espace pour les témoins.

Une fois l'enfant relevé de la mort par Jésus, le récit s'achève assez brusquement. Le cadre change : Jésus entre dans une maison avec ses disciples (ils en sortiront, deux versets plus loin). Au départ, les disciples discutaient avec les scribes,

dehors, en présence de la foule, mais sans Jésus. Seuls avec Jésus dans la maison, ils veulent comprendre leur échec, alors que Jésus lui-même leur avait donné autorité sur les esprits impurs (6, 7). Pourquoi n'ont-ils pas pu chasser cet esprit ? Jésus leur répond que « cette espèce-là » ne peut sortir que par la prière. Nous sommes amenés à faire le lien entre ce genre, cette espèce d'esprit et la « génération incrédule ». Ce genre d'esprit est celui qui réduit l'humain à la « génération sans-foi ». Dans cet espace à part de la maison, Jésus qui a laissé disparaître à Pierre, Jacques et Jean qui il était, le Fils bien-aimé (9,7), va révéler à tous ses disciples ce qu'est la prière : l'intime de la relation Père/Fils ; c'est la véritable puissance qui est à l'œuvre dans cette forme d'engendrement : la mise debout de l'enfant. L'autre nom de la foi, c'est la prière, c'est-à-dire l'acquiescement à cette vérité de la condition de fils. Cette dimension de la prière opère dans les corps à notre insu ; elle se manifeste par le cri (le cri du père, v. 24) et se traduit en demande. Le domaine de la foi, c'est l'impossible, et, dans le même temps, c'est l'espace où tout devient possible : « tout est possible à celui qui croit » (v. 9, 23). Les disciples eux-mêmes ont à renoncer

à un pouvoir mis en soi pour s'en remettre à un Autre, dans la prière.

La foi, c'est l'aveu d'impuissance et la prière, l'appel à un Autre. Lorsque la foi/prière de

l'homme et la prière du Fils se rejoignent, alors il est possible que le corps qui nous convient vraiment, celui d'un fils ressuscité, advienne dans ce monde-ci. L'une des tâches essentielles des disciples est d'en être témoins.

Le geste diaconal de Martin

Par Jacques Noyer



Jacques est évêque émérite d'Amiens depuis 2003. Il a publié en 1997 aux éditions de l'Atelier *le manteau partagé, actualité du geste de Saint Martin*.

Quand il la raconte, Septime Sévère est loin d'imaginer l'écho que va produire son anecdote édifiante. Il écrit la vie d'un grand évêque dont l'œuvre pastorale est décisive dans l'empire romain qui s'effondre. Il sait l'apport de St-Martin à la chrétienté naissante : l'introduction de la vie monastique en Occident, la conversion des campagnes jusque là abandonnées aux superstitions païennes. Le partage du manteau avec un pauvre amiénois est un moment de la conversion de l'officier romain, rien de plus.

Pourtant on sait qu'aujourd'hui encore, enrichi par la multiplicité des reprises et des reproductions, dans toutes les paroisses et les monastères du monde, Martin est d'abord cet officier romain qui d'un coup d'épée partage son manteau avec un pauvre inconnu. Le moine et l'évêque sont mis au second plan par ce geste flamboyant

du jeune encore païen. Mieux, partout et toujours, on l'a vu comme un geste qui dit mieux que de savants traités l'originalité de la charité chrétienne.

Il ne nous paraît pas déplacé d'en faire aujourd'hui l'archétype de la diaconie chrétienne en y voyant un refus de la misère, un engagement de partage et une reconnaissance du Christ. L'Eglise peut se définir par sa foi en un Credo. Avec le geste de Martin, elle se reconnaît dans un style de service.

Un ordre nouveau

L'empire romain, c'est l'ordre ! C'est le droit ! C'est la hiérarchie ! A chacun sa place ! A chacun son rang ! Et pourtant cet ordre est en train de s'effondrer sous les coups de boutoir des barbares et la faiblesse du pouvoir central. Le geste de Martin va être lu comme un geste révolutionnaire et prophétique. La rencontre de l'Officier Romain et du Picard inconnu va pouvoir se retrouver dans tous les conflits ouverts, toutes les hiérarchies contestées, toutes les situations d'injustice comme une voie nouvelle ouverte vers un monde nouveau. Le Citoyen et le Barbare,

l'Uniforme et les Haillons, le Riche et le Pauvre, le Conquérant et le Conquis, l'Etranger et le Paysan, se rencontrent sous la Porte d'Amiens. L'ordre ancien séparait, l'ordre nouveau rapproche.

Bien entendu, l'Évangile avait déjà dit tout cela. Sur la route de Jéricho, le Samaritain est assez bon pour s'arrêter devant l'inconnu du fossé, pour le soigner, le prendre en charge et payer le séjour à l'hôtellerie. L'ordre ancien, celui du prêtre et du lévite, demandait qu'on se tienne à distance, qu'on fuie l'impureté, qu'on s'écarte. L'ordre nouveau, celui de Jésus et de tous les hommes de cœur qui l'écoutent, demande qu'on s'approche, qu'on ignore les différences, qu'on annule les hiérarchies.

Les hommes sont appelés à s'entraider, à se servir mutuellement, à se laver les pieds les uns les autres. Il ne s'agit pas de changer de place comme dans une simple révolution. Il ne s'agit pas que le maître devienne l'esclave, que le riche devienne le pauvre, que le citoyen devienne le proscrit. Le maître ceint le tablier de l'esclave pour servir le frère. Même l'humilité de Pierre est déplacée lorsqu'elle se croit indigne. La fraternité universelle qui fait de tout homme le prochain de tout

homme dans une relation d'amour est le cœur d'un ordre nouveau. L'empire chrétien trouve son programme dans le geste de Martin.

A toutes les époques l'Eglise a entendu cet appel à couvrir, à protéger, à mettre à l'abri, ceux que la machine sociale broie inexorablement. Les faibles, les petits, les exclus doivent rester au cœur de sa préoccupation comme ils l'ont été pour le Jésus de l'Évangile. La diaconie a pu prendre de nombreuses formes au cours de l'histoire, mais c'est dans ce service que l'Eglise est connue aux yeux des hommes.

L'épée du partage

Mais le geste de Martin ne s'arrête pas là. La surprise, c'est l'usage qu'il fait de son épée : voilà qu'il coupe son manteau en deux pour en donner la moitié à l'inconnu qu'il vient de rencontrer. Ce geste étonne. Il scandalise même. Déchirer un manteau, c'est n'avoir que deux chiffons. Comment proposer cela en modèle ? Et pourquoi Martin ne l'a-t-il pas donné tout entier ? L'officier payait la moitié de son équipement... a-t-il donné la moitié qu'il avait payée ou l'autre ?

Assurément pourtant le geste n'a impressionné les foules que par ce coup d'épée. Si Martin s'était contenté d'une aumône, si même il avait donné son manteau en entier, l'histoire ne serait pas sortie du quartier. Mais voilà, il y a ce geste surprenant qui met à mal les modèles classiques de la charité.

Depuis longtemps les riches païens savaient donner avec magnificence et se constituaient ainsi une clientèle docile. On a dénoncé souvent l'ambiguïté du geste charitable : une manière pour le riche de dominer le pauvre ! L'aumône classique laisse le pauvre dans le caniveau et le riche sur le haut du pavé, le pauvre un peu plus humilié, le riche un peu plus satisfait. Le coup d'épée détruit le don et instaure le partage. On retrouve ici quelque chose de cette limite que l'Écriture elle-même pose à l'amour du prochain : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Pas plus, pas moins ! Le paternalisme cède la place à la solidarité.

Le récit explique que Martin a fait cela parce qu'il n'avait plus d'argent. Il avait déjà tout donné dans des circonstances antérieures. Mais il a vécu cette nouvelle rencontre comme une épreuve décisive. Au lieu de dire : « j'ai déjà donné »

et passer outre, il considère ce miséreux comme un défi à relever. Quand on a déjà donné son superflu, faut-il donner de son nécessaire ? Faut-il changer de place et rejoindre le pauvre dans sa misère ? Jésus avait admiré la pauvre veuve au don généreux de quelques piécettes ! Jésus avait invité ses disciples à tout quitter, à tout donner, à le suivre les mains vides. Martin invente le chemin du partage.

Et c'est d'abord un moment de fraternité. Les deux hommes croisent leur regard, mesurent leur proximité. Mais le coup d'épée brise aussi le lien pervers que toute générosité noue entre le donateur et l'obligé. Tu es libre ! tu fais ce que tu veux de ce chiffon ! Je ne te demande rien en échange. Perds-toi dans l'anonymat de la foule : je ne te demande pas même ton nom, pas même un merci. Ce que j'ai sur le dos ne m'appartient pas si cela manque à tes épaules.

La reconnaissance du Christ

S'il demeurait encore quelque trace de dépendance dans le partage du manteau, c'est Jésus lui-même qui vient la nuit suivante, dans le rêve de Martin, l'abolir. Le demi-manteau n'est

pas sur les épaules du pauvre mais sur celles du Christ. S'il y a un débiteur, c'est Lui. Voilà enfin qu'intervient la référence chrétienne dans cette histoire. Nous ne pouvons oublier que Martin est toujours païen même si, sans doute, a-t-il déjà eu quelques contacts avec les chrétiens, même si dans son rêve il entend Jésus le considérer comme un catéchumène.

Le récit ne justifie pas le geste de Martin par l'évangile, comme si Martin avait eu le souci d'obéir à la Loi Nouvelle. Il n'agit pas par obéissance, pas même dans le souci de faire ce que le Christ demande. Son histoire met en œuvre ce que l'évangile du jugement dernier, en Mat. 25, laissait entendre : on peut servir le Christ sans le connaître. Le rêve de Martin donne un sens chrétien à un comportement simplement humain. C'est là sans doute la véritable nouveauté que proclame à sa façon le geste de Martin.

On a pu parfois reprocher aux chrétiens d'avoir besoin du Christ pour accepter d'aimer les hommes tels qu'ils sont. On a pu dire qu'ils n'aimaient pas vraiment les hommes mais seulement l'image du Christ qu'ils voyaient en eux. Hélas, on sait qu'il peut en être ainsi : on fait le bien pour être un homme de bien ! On est

généreux pour être un chrétien exemplaire ! Jésus dans l'Évangile dénonce ces attitudes pharisiennes avec grande sévérité. On ne peut être surpris qu'il souligne ici la qualité du geste de Martin. L'Église n'est pas engagée dans une concurrence sur le terrain de la charité. Sa gloire n'est pas d'être la meilleure, la plus généreuse, la seule désintéressée. Elle a gravement tort quand elle s'abaisse à dénigrer les autres pour mettre en avant ses exploits caritatifs. Elle se trompe quand elle veut donner des leçons de fraternité. L'Église

est simplement le lieu où se chante la présence, au cœur de tous les hommes, de cette capacité merveilleuse à la fraternité. La loi du Christ est déjà inscrite dans tous les cœurs et l'humanité n'attend pas l'Église pour apprendre à aimer. C'est pour avoir découvert cette merveille dans son cœur que Martin a couru demander le baptême à l'évêque d'Amiens.

Le geste de Martin n'est pas une leçon de charité. Il nous invite à regarder l'histoire des hommes avec les yeux du Christ et à en témoigner.

Un témoin : Gabriel Marc

Par Jean-Marie Ploux



En résonance avec ce numéro de la LAC, on ne peut faire mieux sans doute que de proposer l'expression de la foi de l'un de nos contemporains. J'ai choisi celle qu'a rédigée Gabriel Marc, le 17 février 2009, pour ses enfants et ses amis. Gabriel est mort le 22 octobre 2012, il aurait eu 80 ans le 1er janvier prochain...

Professionnellement, Gabriel Marc a été administrateur de l'Insee, où son parcours professionnel au service de la Coopération, des DOM TOM, de l'ONU, l'avait déjà initié à une solidarité universelle. Mais c'est d'abord par ses engagements militants qu'il est connu : secrétaire général de l'ACI (Action catholique des milieux indépendants) de 1966 à 1971, puis Président de 1971 à 1977 et, surtout, Président du Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement de 1982 à 1988. Il a aussi été membre de la Commission Française Justice et Paix pendant 32 ans, et Président des Commissions Justice et Paix d'Europe de 1981 à 1984. Il a été à l'origine de la création du premier Fonds Commun de Placement solidaire en France, puis de la SIDI (Solidarité Internationale pour le Développement et l'Investissement), avec l'aide de Jean-Paul Vigier et du Crédit Coopératif. Gabriel Marc livrait aussi ses réflexions pré-



présenté par
Jean-Marie PLOUX

cieuses par des "articles" publiés dans La Croix ou Témoignage Chrétien. Comme Don Helder Camara, accusé d'être rouge quand il s'attaquait aux causes de la pauvreté, son action au CCFD lui valut l'inimitié solide de "frères" chrétiens qui firent campagne contre lui et le CCFD dans le Figaro Magazine. « La phase très dure que j'ai vécue m'a appris que si l'on se fait solidaire des pauvres qui ne veulent plus le rester, on est perçu comme subversif de l'ordre des puissants et objet de persécution » rappelait-il en 2011. Et, dans un texte de 2007, s'adressant à Dieu, il confiait : *" J'ai été séduit par l'alliance que tu proposes inlassablement à une humanité indocile dont je fais partie. Ta vie trinitaire m'a servi de modèle dans un engagement constant pour la fraternité, et surtout la solidarité avec les plus pauvres. J'ai appris comment était le don que tu nous fais et me suis efforcé de l'imiter dans ma vie avec les autres. J'y ai sacrifié ma carrière, mon revenu, ma santé, parfois ma réputation. J'ai été en butte à bien des incompréhensions, mais j'ai tenu, grâce à toi."* On pourrait ajouter aussi, grâce à Simone son épouse qui a partagé tous ses engagements. Personnellement, j'ai eu la chance de les rencontrer tous les deux au Centre interreligieux de Temniac dont ils étaient de fidèles participants et aussi dans la petite communauté de base qui, depuis 1980, s'est réunie autour de Gérard Bessière et de Jean Rigal pour vivre et penser l'avenir de l'Église : *« Il y a donc nécessité d'imaginer dès maintenant et d'expérimenter sans tarder un nouveau tissu ecclésial pour notre temps. Selon moi, il repose sur de petites unités ecclésiales à taille humaine de nature communautaire »*¹

1. Promouvoir des communautés, Gabriel Marc, in A l'écoute de la Parole, 2000 catholiques élèvent la voix, CELEM, Avril 2012, pp. 41-42.

« Le moment approche où je passerai des prémices du Royaume de Dieu à sa plénitude. Au terme de décennies de fréquentation des évangiles, je suis persuadé que le Royaume de Dieu est l'axe majeur de la prédication de Jésus. Il affirme que ce Royaume s'est approché de nous et qu'il est déjà là.² Pourtant il n'en décrit pas les contours. Il demeure mystérieux, dépassant de beaucoup notre raison occidentale.

J'en ai cherché la trace en moi et autour de moi. Ce ne fut pas facile.

Il a fallu me déprendre d'une imagerie issue de siècles de royauté. Le Royaume de Dieu était encore présenté dans mon enfance comme la « cour céleste » d'un Tout-puissant justicier, entouré des grands anges et des grands saints, parmi lesquels, à une place d'honneur, Marie la mère de Jésus, tempérant par sa douceur la rudesse du jugement.

Il a fallu me déprendre d'une conception mercantile du « gagner son ciel » à coups de mérites. Ma foi n'a pas de structure comptable et regimbe à prendre au sérieux les salles d'attente : purgatoire ou limbes, etc.

Il a fallu me déprendre de toute représentation de Dieu, de son visage, de son lieu, de son temps, de sa manière d'agir. C'est le plus difficile et je ne puis affirmer que j'ai complètement réussi. Car réduire l'identité de Dieu à notre nature humaine, même sublimée, c'est une manière subtile d'en prendre possession jusqu'à s'y substituer. J'ai éprouvé, quand je me prenais en flagrant délit de possession, que Dieu s'absentait. Il est insaisissable. Notre « savoir sur Dieu », c'est ce que Jésus nous a révélé. Et cela suffit.

2. Mt 4,17 et Mc 1,15

Après toutes ces déprises, que reste-t-il ? A priori plus rien. Et pourtant, c'est dans ce rien qu'apparaît une présence, que se noue une relation pleine de ces surprises qui sont comme le langage de Dieu. Relation amoureuse d'une autre nature que celle de l'amour humain. Elle est basée sur un amour qui ne ressemble pas aux diverses acceptions courantes de ce terme. Relation indicible, rebelle au compte-rendu.

Dans ma lecture persévérante des évangiles, deux thèmes majeurs s'imposent : amour et vie. Dieu est amour ³ : « je suis venu pour donner la vie en abondance » dit Jésus.⁴ Amour divin et vie divine, c'est la même chose. Dans sa passion et sa résurrection, Jésus apporte le salut aux hommes. Qu'est-ce que cela veut dire pour nous ? De façon imagée, la Bible fait le constat que depuis la sortie du jardin d'Eden, les hommes n'ont cessé de s'éloigner de lui, de le supplanter jusqu'à le rendre inutile, bien qu'ils paient d'un prix élevé la liberté qu'ils se donnent ainsi. Le salut en Jésus-Christ alors, c'est l'initiative ultime d'un Père aimant pour réduire de son côté la distance prise par les hommes à son égard. Dit autrement : Dieu Père libère des torrents d'amour et de vie, et mendie de la liberté humaine intacte un peu d'amour en retour.

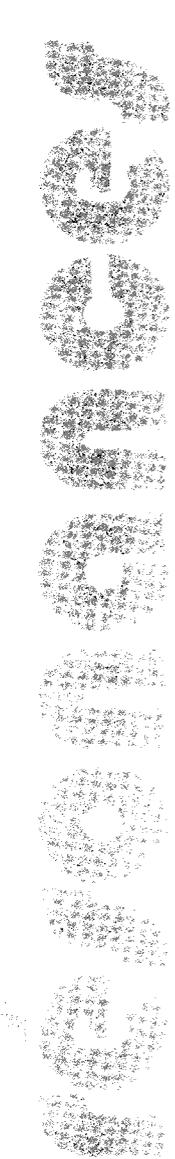
Amour, vie, salut, forment la colonne vertébrale sur quoi s'appuie l'ossature de ma foi. J'ai expérimenté la réalité de cette promesse de Jésus d'une habitation de Dieu en moi.⁵ J'ai essayé de rendre à Dieu un peu de son amour, mais je ne sais pas bien aimer Dieu, même si l'Esprit Saint m'aide.⁶ J'ai plutôt renvoyé comme un miroir un peu de cet amour sur mes frères en humanité, les plus pauvres surtout parce qu'amour de Dieu et amour

3. Jean 17, 26

4. Jean 10,10

5. Jean 14, 23

6. Rm 8, 26



du frère forment un unique commandement.⁷ Un regard dans le rétroviseur me montre que la solidarité a été en effet le fil conducteur de ma vie et j'en ai payé parfois un prix élevé.

J'aborde donc le passage vers l'autre rive de la vie avec humilité et grande confiance, avec pour petit viatique dans ma besace un trésor : le peu d'amour que j'ai rendu. Où vais-je aller ? Pour combien de temps ? Avec mon corps ou sans mon corps ?⁸ Cela ne me soucie pas car le Royaume de Dieu est mystère et ces préoccupations sont vaines. J'ai goûté le mystère des prémices, je suis mûr pour celui de la plénitude.

Ceci est un testament, un legs pour qui peut-être me lira.

Dans notre temps de l'histoire je constate avec tristesse que l'amour n'est pas assez aimé, alors même que le Père nous l'offre en surabondance. C'est vrai même pour l'Eglise qui rassemble mes frères et sœurs par le baptême. Elle est trop préoccupée d'elle-même pour donner le goût de la vie divine à l'humanité entière à laquelle elle est pourtant envoyée.

Je vais sortir de l'histoire, passer d'une connaissance confuse de Dieu à un face à face avec lui. Je laisse un vœu : que les générations croyantes qui suivent la mienne, pour lesquelles évidemment le Concile n'a pu être le bouleversement enthousiaste que nous avons connu, s'imprègnent assidument de son ouverture aimante sur le monde actuel afin qu'il connaisse l'amour salvateur que Dieu lui porte.

A tous ceux qui m'aiment, à tous ceux que j'aime, je donne rendez-vous
A DIEU.

Gabriel

7. Lc 10, 27-28

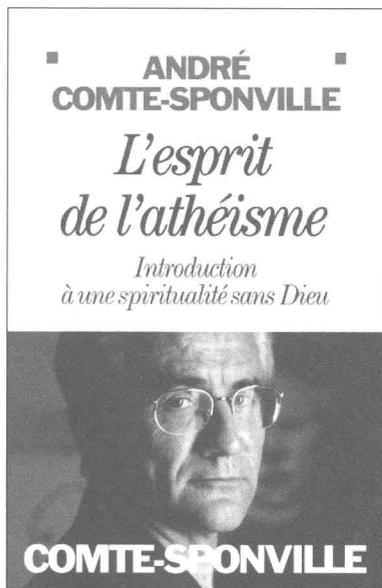
8. 2 Co 12, 24

André Comte-Sponville :

L'esprit de l'athéisme.

Albin Michel 2006.

Présenté par Nicolas Renard.



Parmi les philosophes qui, aujourd'hui, revendiquent clairement leur athéisme, certains le font de façon assez polémique vis-à-vis de la religion ou de l'église. C'est le cas de Michel Onfray par exemple. Mais d'autres ont une position plus nuancée. S'ils affirment avec force leur rejet de Dieu, ils le font dans le dialogue avec les traditions religieuses, voire en reconnaissant leur dette vis-à-vis du christianisme. C'est le cas d'André Comte-Sponville. Le sous-titre de son livre « Introduction à une spiritualité sans Dieu » donne l'orientation de sa recherche et ne peut que susciter notre intérêt.

Le refus de l'existence de Dieu est amplement justifié par le philosophe pour des raisons qui tiennent aussi bien à l'expérience personnelle qu'à la réflexion philosophique.

Ainsi les preuves traditionnelles de l'existence lui semblent bien abstraites, voire fallacieuses, pour convaincre qui que ce soit. L'idée d'un Dieu caché et donc difficilement connaissable ne le convainc pas plus. Par ailleurs l'expérience du mal ou le sentiment de la médiocrité de l'homme lui semblent peu compatibles avec la bonté supposée de Dieu. Ajoutons encore le soupçon du philosophe vis-à-vis d'une religion trop reconfor-

tante pour être tout à fait crédible et on comprendra que l'athéisme de Comte-Sponville n'est pas de surface. Il dit n'avoir jamais fait l'expérience de la rencontre de Dieu. « Je n'ai plus de religion et je m'en porte mieux. » La position est claire.

Mais cette profession d'athéisme ne débouche pas sur un rejet de l'Eglise et des valeurs qu'elle a apportées. Bien au contraire, Comte-Sponville reconnaît l'héritage et admet partager aujourd'hui les valeurs évangéliques. Liberté, humanité ou justice ont valeur pour la vie individuelle ainsi que pour organiser la vie sociale. Il se définit comme « athée fidèle » à la tradition qui l'a nourri ou encore comme athée non dogmatique. Son refus de Dieu ne l'empêche pas de partager avec les chrétiens des sources communes d'engagement.

Et le philosophe ne s'arrête pas à ce constat : il va plus loin en direction de ce qu'il nomme une spiritualité laïque. Que faut-il entendre par là ? L'expérience très forte et exceptionnelle de grande proximité avec la nature nous aide à saisir sa pensée. Il relate ainsi la méditation que génère la contemplation d'un ciel étoilé et de l'immensité de la nature. Il peut y avoir là un moment très intense de communion avec la nature qui nous fait sortir

de nos préoccupations quotidiennes, qui nous fait aller au-delà des craintes et des espoirs dont nous sommes le plus fréquemment esclaves. Moment de fusion, voire d'extase, qui nous révèle ce que peut être un juste positionnement dans la nature. Nous communions ainsi au tout sans qu'il soit besoin d'un être extérieur au monde, d'un Dieu qui l'explique ou le justifie. Le philosophe revendique même le terme de mystique pour qualifier cette expérience exceptionnelle et de faible durée mais qui peut néanmoins donner sens à l'ensemble de notre vie. On comprend ainsi qu'il puisse y avoir une spiritualité proprement laïque qui ne doive rien à la religion.

Loin des déclarations parfois simplistes d'un anticléricalisme systématique, Comte Sponville nous offre donc l'exemple d'un athéisme ouvert qui invite au dialogue. Il explicite ce que vivent probablement beaucoup parmi ceux qui nous entourent. Ainsi pourrait-on l'interroger sur le Dieu qu'il évoque. Sommes-nous vraiment face au Dieu de l'évangile ? A-t-il pris et avons-nous nous-mêmes pris suffisamment en compte le sens de la mort sur la croix et ses répercussions sur la théologie ? Le débat est à poursuivre.

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement 2013

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS - BP 101 - 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM

Prénom

Adresse

Code postal Ville

Abonnement*

Réabonnement*

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ordinaire 35 €

de soutien 40 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés 20 €

• Lettre d'Information ⁽¹⁾ ordinaire 14 €

de soutien 24 €

Je fais un don de : €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque de : €

Offrez un abonnement
à la **Lettre aux Communautés**
à un ami, un parent, un proche...

NOM

Prénom

Adresse

NOM

Prénom

Adresse

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France avec un supplément trimestriel destiné aux Amis de la Communauté Mission de France.

*La Mission de France est habilitée à recevoir des dons,
donations, legs et assurances vie.*

*Pour que continue la présence d'Église qu'assure la
Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui,
vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant
respectés les droits des héritiers réservataires.*

*Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de
tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession
ou d'une donation.*

*Pour plus d'informations,
n'hésitez pas à contacter l'économiste
de la Communauté Mission de France,
Père Claude Fiori au 01 43 24 79 58*



Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : mdf@club-internet.fr - Site : www.mission-de-france.com

Directeur gérant : Arnaud FAVART

Responsable : Nicolas RENARD

Comité de rédaction : Pierre CHAMARD-BOIS, Danièle COURTOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART,
Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON,
Marie-Odile PONTIER, Nicolas RENARD, Marie-Christine SER

Maquettiste : Arnaud TOMASSO

Relecture : Michel GROLLEAUD

Abonnements : Sonia VILLAUME

Photos : Communauté Mission de France

Abonnements (5 numéros par an) France et étranger : Abonnement ordinaire : 35 € – Abonnement de soutien : 40 €
Le numéro : 8,00 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.

Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,60 €.
